



Gary Victor

**Quand le jour
cède à la nuit**

Vents d'ailleurs

Gary Victor

Né à Port-au-Prince, Gary Victor est le romancier haïtien le plus lu dans son pays, notamment par la jeunesse haïtienne. Outre son travail d'écriture, il est aussi scénariste pour la radio, la télévision et le cinéma. Ses créations explorent sans complaisance aucune le mal-être haïtien pour tenter de trouver le moyen de sortir du cycle de la misère et de la violence. Il a obtenu le prix du Livre insulaire pour *À l'angle des rues parallèles*, le prix RFO pour *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*, le prix Caraïbe de l'Adelf pour *Les Cloches de La Brésilienne* et le prix Casa de las Américas 2012 pour *Le Sang et la Mer*.

OceanofPDF.com

Du même auteur

La Piste des sortilèges, 2002.

À l'angle des rues parallèles, 2003. **Prix du Livre insulaire.**

Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin, 2004. **Prix RFO.**

Le Diable dans un thé à la citronnelle, 2005.

« La page blanche de la colonisation », in *Dernières Nouvelles du colonialisme*, 2006.

Les Cloches de La Brésilienne, 2006. **Prix Caraïbe de l'Adelf.**

Clair de manbo, 2007.

Banal Oubli, 2009.

Le Sang et la Mer, 2010. **Prix Casa de las Américas.**

OceanofPDF.com

Présentation

Hen et Mat sont fascinés par la Voie et le désintégrateur... Mais que fait la femme-rêve sur la terrasse ? Le sorcier le plus puissant du pays est dépassé par son maléfice déclencheur de pluie. Quelle est l'arme de la Food for World face à la lutte anticapitaliste ? Hamm trouve son chemin dans la constellation du Singe grâce au fantôme du vieux Jeseh. Que se passe-t-il quand la jeunesse dorée de Port-au-Prince fait la fête et rencontre des paysans imprudents ? Et quel est ce carnaval spécial, avec un groupe masqué pas comme les autres ?

Depuis trente ans, Gary Victor explore tous les possibles, prenant les arrière-mondes de l'absurde comme décor. Ici sont rassemblées quelques-unes de ses premières nouvelles qui explorent les mondes parallèles, en s'essayant à la science-fiction, à l'espionnage, au polar, à la critique sociale et à la poésie. Elles constituent une mise en bouche, un avant-goût des romans à venir. Alors écrites en pleine dictature, il fallait surtout trouver d'autres manières de dire et de raconter...

Préface de Yves Chemla

OceanofPDF.com

Gary Victor

**Quand le jour cède
à la nuit**

**Premières nouvelles
(1977-1987)**

Vents d'ailleurs

OceanofPDF.com

Le lecteur trouvera un lexique à la fin de l'ouvrage.

Édition : Jutta Hepke & Gilles Colleu

Corrections : Anne Dellenbach-Pesqué

Conception et réalisation : Vents d'ailleurs

ePub : www.isako.com

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

ISBN : 978-2-36413-108-8

© Vents d'ailleurs / Ici & ailleurs, 2012

info@ventsdailleurs.com

www.ventsdailleurs.com

OceanofPDF.com

Préface

Gary Victor publie depuis plus de trente ans une œuvre qui construit des développements singuliers, explorant sans relâche les contours d'un imaginaire intranquille, dans lequel subsistent, comme de subtiles étincelles, de très courts instants de rémission. Cette œuvre, aux multiples facettes, aux genres variés, il était important que le lecteur prît connaissance de ses premiers soubassements, ces nouvelles, la plupart d'abord publiées dans des quotidiens, plus tard réunies en recueils, désormais indisponibles. La nouvelle est un genre littéraire bien particulier : en quelques pages, un fragment d'histoire fait sens, au prolongement soutenu dans la conscience du lecteur, retentissement brusquement amplifié par le rebondissement final. Netteté de la narration, caractère exceptionnel de l'histoire, concentration du récit, revirement final sont bien là des traits par lesquels se manifeste le métier de l'écrivain, dans l'aigu.

D'emblée, Gary Victor mène reconnaissance, dans un monde dont l'absurdité éclate au moindre regard et qui se révèle instantanément comme saturé de violence. Celle-ci en constitue peut-être la matrice. Si elle a parfois pour cadre le spectacle du quotidien haïtien, il est alors presque évident que la trame de cette violence est désormais généralisée, à l'échelle planétaire. Le monde, passé, futur, imaginaire, est hérissé de dangers, comme le prolongement d'un désastre toujours-déjà-là. Pourtant, ce n'est pas à ce seul constat que l'œuvre nous conduit : la littérature a ceci de particulier que c'est par elle que le réel parvient à déposer sa présence, tout en empruntant les voies de l'imaginaire. Par sa brièveté, la nouvelle ouvre une brèche dans ce qui nous semble lisse, mais qui n'est que le reflet de

notre propre regard, usé jusqu'à la fadeur par la banalité. Alors, rencontrant cette matérialité indéchiffrable, nimbée d'une étrange lueur diffuse, la plume de l'auteur interroge précisément cette déflexion des rayons lumineux rasant l'opacité. C'est par là que l'imagination entre en scène, interrogeant le spectre de la diffraction : elle ouvre autant de portes sur des arrière-mondes, humains et physiques, sur des espaces parallèles, qui subsistent à l'insu de tous, ou bien, encore, sur les abîmes habités par une horreur brutale, qui renvoient l'humanité à ce que l'on persiste à croire qu'elle ne saurait être. L'imagination, ici, devient le révélateur de la présence du Mal, tapi dans l'ombre du monde comme ce qui le corrode, avant de le dévorer à pleines dents et de le réduire à une déjection. Chaque histoire raconte, on l'aura compris, la possibilité de la fin de l'Histoire.

Prises une à une, les nouvelles abordent ainsi une des couleurs négatives de ce spectre de l'absurde et de la violence : la résistance effrénée, active ou intérieure, au Mal tente désespérément de marquer sa présence dans des paysages flexibles. Les univers parallèles cèdent alors à la patience dans l'infortune et dans l'informe : en eux se déploient les espaces infinis dans lesquels perdure la conscience humaine, apportant cette persistance de la grâce vigilante dans la grande lutte contre l'« agrégat de tous ces chefs d'État qui s'étaient approprié la Maison nationale pour piéger l'Histoire », ou bien contre ces monstres froids qui considèrent le monde comme une seule source de profit. Ils sont habités par ces tortionnaires vicieux qui détricotent les consciences et éviscèrent les corps, ou bien hantés par ces gardiens lointains qui surveillent les êtres qui ne disposent plus que des ressources de leur imagination pour mener une pseudo-existence, décrochée de la réalité. Dans ces paysages nocturnes, les infrapeuples qui vivent de déchets luttent sur plusieurs fronts à la fois, et la présence du démon est maintenue, faiblement, à distance, par la prière.

Las ! Il faut le reconnaître, ce sont là de bien pauvres consolations, encore bien éloignées des triomphes érotiques que révélera plus tard Sonson Phiprite, le personnage truculent, malicieux, qui a foi en l'amitié, et qui s'engagera dans *La Piste des Sortilèges*, ce roman immense de l'auteur, qui est comme un répertoire des mythes haïtiens ! La plupart des nouvelles décrivent en fait l'effondrement, comme une involution à la fois cosmique

et humaine. Le divin s'est retiré, sans doute emporté Lui-Même par la souffrance. Le Mal répand sa pourriture par toutes les fissures, toutes les conjonctions astrales mais, d'abord et surtout, les lassitudes humaines, dans une grande danse macabre qui s'est emparée des aveugles, dans la trame des jours. Ce Mal n'a pas grand-chose à voir avec la conception reconnue dans les mondes occidentaux, même si, parfois, il peut recourir à ses représentations. L'exploration métaphysique ne met en évidence ni la présence diabolique ni la permanence du péché originel, qui semble avoir quelque peu barré l'horizon des représentations. Le Mal, ici, est sans mesure, mais il n'est pas informe : il procède du brouillage des espaces, comme de l'occultation des frontières, et se manifeste comme retour de la géhenne, celle de la plantation, de l'exploitation sans limite, menée, on le sait, au nom de la raison, en particulier économique. Et c'est bien en s'adossant à un imaginaire d'une grande densité, que les Haïtiens ont réussi à résister, renvoyant cette inhumanité à la cale infecte dont elle n'aurait jamais dû sortir. On la croyait disparue, mais elle est là, tapie, prête à ramper au moindre relâchement, toujours en travail. Gary Victor piège ainsi les mécaniques abjectes du pouvoir, les retournements de signes, qui transforment les êtres réputés honorables en dénonciateurs, comme la richesse insolente en criminalité sordide, et les figures de résistance en instruments de domination. Ce sont bien les démons de la nuit, ces chiens affamés, et leurs enfants pervers qui minent un monde voué à la décomposition et dévoré par le spectacle de sa propre faim. L'ironie, figure centrale du dédoublement de la réalité, travaille ces textes, parfois jusqu'à l'éclat de rire, mais comme le rictus sardonique qui infeste les soubassements de la démentification : la trame de la matrice participe résolument de la schizophrénie, et l'on sait combien cette proposition est centrale, dans toute l'œuvre de l'auteur. Quant au procédé littéraire, il est lui-même emporté par cette matrice, puisque l'inquiétude demeure pérenne, malgré, parfois, l'apparition de figures positives : d'Astaroth, par exemple, émane l'odeur fétide du mensonge, comme dans une Haïti possible autrement et conquérante, cette fois, l'instrumentalisation de la violence perdure.

Mais aussi, cette proposition s'affirme comme le pur retournement de ce que racontaient de grands prédécesseurs littéraires, qui tissèrent naguère une figure héroïque d'Haïti, désormais sans objet : la femme-jardin n'est plus qu'une ombre évanescence dans un paysage nocturne et bétonné, l'eau est réduite à la punition diluvienne des lwa*, qui se sont retirés de la terre, et la prostituée ne rejoindra jamais le combattant de lumière. En a-t-il réellement été autrement ? C'est aussi cette déception que nous rappelle le battement de cils de Gary Victor, la mise en crise de l'impensé littéraire haïtien. D'emblée, il avait trouvé sa voix, celle d'un audienteur, ce personnage de la société haïtienne, conteur à la tombée du jour, apparemment hâbleur, finalement inquiétant, qui s'empare de la parole publique pour mieux en révéler les tensions latentes, et qui peint dans ses miniatures la lutte désespérée que les couleurs vives mènent contre l'obscur.

Yves CHEMLA

OceanofPDF.com

Quand la planète t'appartiendra

— Des ennuis en perspective, dit Hen. Il cracha par la portière un jet de salive grisâtre qui s'évapora avant d'atteindre l'asphalte brûlant. Nous allons être transformés en saucissons bouillants avant d'atteindre la prochaine sortie... Hé... Hé... Regarde ce foutu tas de ferraille qui glisse là-bas sur la Voie... Attends un peu et, un jour, tu recevras mon pied dans le cul... Et puis merde ! Pour qui se prend-il donc, ce sale chien de garde ?

Mat lui tira violemment la barbe, ce qui soutira à l'énorme individu, puant la sueur et le mauvais tabac, une rafale de propos injurieux qui s'éteignit dans le glouglou caractéristique d'une bouteille de bière chaude en train de se vider. Mat se demanda, inquiet, si l'ivresse n'allait pas terrasser son compagnon, surtout par cette chaleur atroce aspirant littéralement l'énergie du corps. Un embouteillage de cette sorte, en plein midi, quand la température extérieure devait osciller aux environs de quarante degrés centigrades, ce n'était pas humain. Et puis, il y avait cette fumée persistante qui donnait au paysage des contours flous, à moins que ce ne fussent les yeux qui succombaient à la chaleur et à la pollution ambiantes... Nom de Dieu ! Ce gros porc puant de Hen avait raison. C'était narguer les gens que de se prélasser ainsi sur la Voie... Vide et lisse. Circulation zéro, inexistante. L'asphalte sur l'autoroute réservée est noir, propre, resplendissant. On pouvait même penser que la mairie venait tout juste de l'ouvrir au trafic. C'était plus qu'un bien privé... C'était un objet de luxe qu'on nettoyait, qu'on lustrait chaque matin au réveil pour en jeter plein les yeux au voisin d'en face qui croulait sous le poids de sa saleté et de sa pauvreté. À regarder sans toucher avec l'espoir qu'un jour, à son tour,

on serait admis au sein du cortège. Bien sûr que tu baves d'envie, Mat ! Cela faisait bien cinq heures depuis que toi et Hen, vous poireautiez sur cette route trop étroite, dans ces deux files interminables qui ne se décidaient plus à progresser même de quelques misérables centimètres. En sens inverse, pour ceux qui quittaient la ville, c'était pareil. Ils étaient bloqués des deux côtés, à moins de se suicider en osant dépasser la ligne jaune. Passera... passera pas, ruminait Mat, halluciné, fixant le trait jaune sur la chaussée, rêvant qu'un conducteur, vaincu par l'impatience, soit pris de folie. Pour qui donc était fait ce monde ? Des dizaines de milliers de gens dans des milliers de véhicules passeraient l'après-midi sur les deux routes étroites qui s'étiraient le long de la Voie qui faisait en largeur trois fois les deux routes réunies. Il y aurait encore des morts aujourd'hui. Avec cette chaleur et la pollution maximale, il fallait s'attendre à une hécatombe. Les cardiaques, ceux qui souffraient de troubles respiratoires, avaient très peu de chances de passer indemnes l'épreuve de l'éternelle attente. Mais beaucoup plus de chances tout de même que ceux qui se décideraient à s'engager sur la Voie.

— J'te dis moi qu'c'est pas juste, marmonna Hen en essuyant du revers de la main sa bouche perdue dans une barbe qui dégoulinait de bière. Y en a qui ont tout et d'autres, rien... Même cette sacrée bonne terre sur laquelle nous roulons. Regarde-moi c'te putain d'autoroute privée ! Vide, j'te dis. Y feraient le tour de la Terre que nous, nous serions encore ici... J'vais leur cracher moi au visage un peu de c'que j'pense à ces saloperies d'merde.

— Calme... calme s'écria Mat en prévenant le geste de son compagnon qui s'apprêtait à ouvrir la portière. On va avancer. Je te dis qu'on va avancer. C'est la chaleur qui te tape sur les nerfs. Au lieu d'avaler cette cochonnerie de bière, tu ferais mieux de te la verser sur la tête.

— Parle... parle toujours, marmonna Hen, l'air mauvais. Un jour, dans notre tête, ils traceront leur autoroute. La ligne jaune, elle sera là-dedans, termina-t-il en se frappant violemment le crâne du poing.

Aussi loin que Mat pouvait porter ses regards, quelle que soit la direction, les véhicules étaient pressés les uns contre les autres. Les coups d'avertisseur faisaient maintenant une tonalité continue. Des conducteurs, furieux d'attendre depuis des heures, étaient descendus de leur voiture pour

s'invectiver, une manière comme une autre de canaliser leur agressivité. Un groupe d'hommes, torse nu, hurlant des propos obscènes, passèrent à la hauteur de la vieille Plymouth de Mat, se dirigeant peut-être vers la cause hypothétique de l'embouteillage, décidés à faire un triste sort à quiconque s'opposerait à leur passage. Plus de lois, plus de morale. Rien... rien... fulmina Mat. La raison du plus fort, seule, symbolisée par la machine qui glissait au loin sur la Voie, gardienne impitoyable des privilèges. Il comprenait souvent l'attitude violente de Hen, ses écarts de langage qui étaient son seul moyen de résister, de dire non. Lui il avait toujours l'apparence d'un observateur froid et méticuleux qui filtrait ses réactions à travers le cadre rigoureux de sa raison. Le feu brûlait également en lui. Un feu qui le dévorait lentement à force de ne pouvoir s'extérioriser avec la chance de consumer cette ligne jaune qui les défiait. Était-ce vrai, ce que venait de dire ce gros porc de Hen ? La ligne jaune pouvait-elle être également tracée dans leur tête ? Il essaya de rechercher un territoire de pensée qui lui était interdit. Il abandonna bien vite cet exercice fastidieux.

— J'te dis qu'aujourd'hui nous n'avancerons pas, grogna Hen. Cela devait bien arriver un jour. Nous allons griller sur place et j'te jure qu'ils vont bien s'ennuyer quand il n'y aura plus personne pour regarder le show.

— Ils vont envoyer la garde, dit Mat, sans conviction. Il y a peut-être des véhicules en panne ou immobilisés sur la route. Un accident... Un carambolage.

— Pourquoi pas l'autorisation d'utiliser la Voie, pendant que tu y es ? ricana Hen. T'veux qu'j'te dise ce que nous sommes ? Des p'tits tas de merde qui aimeraient toujours rester des p'tits tas de merde. Cette odeur de merde, nous avons fini par nous y habituer. Nous allons rester jusqu'à ce que nos os pourrissent dans ces ferrailles puantes, et pendant que nous serons en enfer, nous les verrons passer sur la Voie... Y en a qui disent qu'ils font parfois du 300 miles à l'heure. C'est du vrai sport ! Tu fais la différence entre eux et nous, et tu découvres ce que nous avons dans la caboche.

— Tu vas te taire, nom de Dieu ! hurla Mat. Tu vas te taire ou je vais te foutre mon poing sur ta sale face de rat.

Il fut lui-même surpris de la fureur qui le convulsa soudain. Il revint à lui, le souffle court, les yeux injectés de sang. Fébrilement, il se débarrassa de sa chemise trempée de sueur avant d'allumer un joint, les mains agitées de brefs tremblements. Il eut brusquement la sensation d'une terrible nausée, due sans doute à la poussière s'agglutinant sur sa peau, à la soif asséchant sa gorge, à cette démangeaison qui le brûlait, quelque part entre les cuisses. Combien de temps encore avant que ce damné soleil ne se décide à mettre les voiles ? Il prit une bouteille de bière, la décapsula puis versa le liquide chaud sur sa tête. Loin d'être soulagé, il ressentit encore plus péniblement l'étau de la température.

— Les voilà, tes fameux gardes... marmonna Hen. Y vont venir nous dorloter, ces bons à rien... Tout est toujours pour le mieux dans le meilleur des mondes possible.

Le vrombissement d'un hélicoptère qui s'approchait à basse altitude couvrit le vacarme diffus. Des milliers de têtes se mirent à chercher l'engin à travers le brouillard grisâtre qui se maintenait avec persistance au-dessus de la route... « Le gouvernement vous demande de garder votre calme... Tout est actuellement mis en œuvre pour décongestionner la route... Le gouvernement vous demande de garder votre calme... » La voix ultra amplifiée dominait le ronronnement de l'hélicoptère qui décrivait une ellipse légèrement penchée du côté de la Voie. Mat, intrigué, se demanda s'il allait se poser sur l'autoroute interdite. Ce devait être possible. L'appareil leur appartenait.

— Qu'est-ce que je te disais ? pouffa Hen. Ces fumiers ont toujours la solution à nos problèmes. Tu vas voir que ces connards qui se promènent torse nu, sans craindre un cancer de la peau, vont se calmer. On leur crache dans la gueule et ils en redemandent.

Il passa sa tête par la portière, brandit son poing et vociféra toute sa panoplie d'injures. Mat le laissa faire en se disant que c'était la meilleure façon pour son compagnon de se défouler. L'hélicoptère, indifférent aux invectives de Hen, planait encore au-dessus des véhicules immobilisés depuis maintenant six heures sur la route... « Le gouvernement vous demande de garder votre calme... Tout est mis actuellement en œuvre pour décongestionner la route. » Hen se mit à s'agiter soudain avec frénésie,

essayant de bouger son énorme corps pour avoir une meilleure vue sur la Voie.

— Ils arrivent... , éructa-t-il. Accroche-toi bien, mon pote. Tu vas piger la différence.

Mat se pencha pour mieux voir, modifiant l'orientation de ses rétroviseurs extérieurs afin d'augmenter son champ de vision. Le hurlement des sirènes se fit plus précis, dégagant un large espace de silence, comme si le désordre sonore sur la route se terrait à l'approche d'un dévoreur de sons. Le cortège passa à la vitesse de l'éclair. Ce fut à peine si Mat eut le temps de consulter le radar qu'il avait pointé sur la Voie.

— Ton foutu compteur n'avait aucune chance, rigola Hen. Ils devaient bien faire du 350... Ils nous ont tous enculés avec leur 350.

Une Jeep fit soudain gronder ses moteurs devant la vieille Plymouth, démarra brusquement et franchit la ligne jaune en faisant crisser ses pneus, s'élançant avec hardiesse sur la Voie.

— V'là un homme ! cria Hen en donnant un violent coup de coude à Mat. Vas-y ! hurla-t-il. Montre à ces morts vivants qu'il en existe encore, des hommes. Ne te laisse pas avoir par ces enfoirés en métal.

Mat suivait, fasciné, la Jeep qui prenait de la vitesse, rugissant de toute la puissance de ses moteurs lancés à plein régime. Une machine surgie de nulle part glissa en zigzaguant avec son sifflement caractéristique. On eut juste le temps d'apercevoir l'éclair fugace du désintégrateur. À l'endroit exact où se trouvait la Jeep, il n'y avait plus qu'un amas de ferrailles calcinées. Hen se cacha le visage dans les mains et se mit à sangloter sans aucune honte, son ventre énorme secoué par de brusques convulsions. Mat, impassible, laissait son regard dériver sur la ligne jaune. Au-dessus d'eux, l'hélicoptère délivrait son message environ tous les cent mètres, la voix suramplifiée agressant les conducteurs affaissés sur leur volant, anéantis par la chaleur. « Le gouvernement vous demande de garder votre calme... Tout est actuellement mis en œuvre pour décongestionner la route. » Mat tenta de se boucher les oreilles avec du coton sale qui se trouvait dans la boîte à gants. La voix s'infiltrait malgré tout jusqu'au plus profond de son subconscient. Il hurla, cri désespéré de damné, cherchant à arracher cette ligne jaune qui, comme un ver monstrueux, rampait dans sa tête.

Ma femme-rêve de la terrasse

Elle apparaissait chaque soir, à la même heure, en face de moi, assise dans le fauteuil que je ne manquais jamais de placer là, tout exprès, depuis que sa voix, pour la première fois, m'avait extirpé de ce délire lugubre dans lequel je m'engluais lorsque s'atténuaient les chuchotements atroces de la ville que les eaux désagrégeaient.

Je me demandais souvent, avec angoisse, dans quelle mesure elle n'était pas une excroissance de mes divagations. Des fois, j'aurais voulu avancer ma main pour effleurer sa peau nue sous un rayon de lune. J'hésitais toujours, croyant que ma femme-rêve de la terrasse n'était qu'un mirage qui s'évanouirait si j'essayais, du toucher, de me rendre compte de la réalité de son existence. Nous parlions de tout, ou je parlais de tout, sans craindre les bulles qui pouvaient passer, invisibles, au-dessus de nous, en quête de mot dit et non dit à rapporter à la centrale.

C'est qu'elle était différente de toutes celles que j'avais l'habitude de côtoyer en ce monde moribond ; femmes sans rêves, femmes tueuses de rêves, femmes tueuses d'espoirs, femmes-serpents, femmes broyeuses d'essentiel. Dans ses yeux à elle, je découvrais des feux fugitifs, sortes d'esprits lumineux hantant les savanes inexplorées d'un monde encore mystérieux. Ces feux m'hypnotisaient, me libéraient et m'effrayaient à la fois comme si j'étais le jouet d'une vague, orgasme d'une mer étreinte par un génie en furie. En conversant, en remuant les souvenirs classés dans les recoins poussiéreux de ma mémoire, je me croyais voguer avec elle à bord d'une nouvelle arche, loin de ces montagnes lessivées par les eaux qui

étaient venues recouvrir une partie de la ville pendant ces pluies diluviennes qui purifiaient depuis plus d'une semaine cette terre maudite.

Le jour, je me plongeais dans des grimoires, en quête de quelconques formules magiques capables d'accélérer le cours diurne du temps, tant était grande mon impatience de la revoir. Dans ma chambre, je la voyais partout... À travers les brumes de la faim qui me torturait les tripes, devant ce réfrigérateur vide, dans l'obscurité de cette pièce où je n'arrivais pas à empêcher l'intrusion de ces effluves de fin du monde. Je croyais entendre sa voix quand je redécouvrais, comme par hasard, le récepteur silencieux de la radio. J'espérais le miracle de l'apparition de son image sur l'écran du téléviseur qui s'obstinait à demeurer gris. J'avais cru une fois la reconnaître parmi les réfugiés qu'un navire espagnol de la flotte internationale de secours avait recueillis.

Le soir venu, je m'asseyais à ma place habituelle. Je l'attendais impatiemment en faisant mille suppositions sur les conséquences d'un geste qui me permettrait, dans une démentielle tentative, d'établir un contact physique avec elle. J'imaginai la peau de mon index sur sa joue, sur ses lèvres. Je croyais ressentir sa chaleur qui irradiait tout mon corps, se frayant un passage jusqu'à mon âme assoiffée. Je violais, avec une culpabilité délicate, ses pensées les plus intimes, inventant, tel un dieu pervers, mille artifices pouvant, de façon indolore et sans danger, transmuter ce que je considérais être le vil métal de l'amitié en tout l'or d'un divin amour. Dans la sécurité de cette rêverie contemplative, je ne la voyais jamais apparaître.

Elle était tout simplement là, comme si elle n'avait, à aucun moment, quitté la terrasse. Sa chevelure noire de nuit me captivait, m'électrisait. Je m'engouffrais par cette porte ouverte dans ses prunelles-paradis.

Une bulle glissa silencieusement au-dessus de nous, plana un instant à quelques centimètres de nos têtes avant de se mettre à dériver vers les habitations voisines. L'attitude de la bulle me conforta dans ma conviction que ma femme-rêve de la terrasse n'était qu'un mirage qu'il fallait préserver en évitant à tout prix d'y toucher. Ainsi, j'essayais de garder, pendant les heures du contact, une seule posture, telle une statue, le buste penché légèrement en avant, les mains autour de l'aura de ce corps, pour mieux fixer son image dans la mémoire de mes sens.

Les vannes du ciel demeurèrent ouvertes encore deux jours et deux nuits. En dépit du message présidentiel, j'avais le sentiment que tout était à jamais fini. J'oubliais pourtant l'inondation, la faim, les épidémies. Je ne faisais que penser à elle. Je m'alimentais seulement de l'attente fébrile du crépuscule, de mon impossible désir de réduire la durée du jour à sa plus simple expression.

Un soir où la pluie cessa, je me précipitai sur la terrasse pour m'installer sur ma chaise encore toute trempée. Au moment où je m'assoupissais, elle se matérialisa une nouvelle fois devant moi, sa beauté traversée par je ne sais quelle ombre de tristesse et de mélancolie qui, loin de la ternir, ne faisait que la rehausser d'un éclat divin. Je parvins à déchiffrer dans ses prunelles une fissure, une fêlure à peine perceptible. Plus qu'aucun mot, plus qu'aucun cri, cette lézarde traduisit le grand trouble qui agitait son âme. Il me fallut du temps pour vaincre ce traumatisme qu'une attente trop longue de l'être tant aimé avait engendré. C'était comme si l'influx nerveux accumulé dans l'angoisse précédant sa venue se déchargeait d'un coup pour ne laisser plus que cette étrange crainte qui vous étreint devant une œuvre à la fois si parfaite et si fragile qu'on a l'impression que le moindre déplacement d'air peut la faire voler en éclats. J'avançai ma main doucement vers sa poitrine. Peut-être ne serais-je pas allé au bout de mon intention si une bulle ne s'était de nouveau glissée vers moi, cette fois, son mince rayon vert se fixant avec insistance sur mon front.

La voix du gardien résonna en moi tel un écho dans une cathédrale déserte. J'aurais dû me sentir chuter dans une sorte de néant. Ce furent les murailles de la prison qui s'écroulèrent autour de moi. Si la bulle avait jugé bon de m'interpeller, c'était que ma femme-rêve existait. Je me levai pour me précipiter vers elle, espérant la chaleur de son corps, la sécurité de l'éternité d'un amour issu des origines du monde. Je ne fis qu'étreindre le métal froid d'un fauteuil encore dégoulinant d'eau. Je me mis, en sanglotant, à embrasser l'espace géométrique que mon rêve-femme avait occupé, en attendant le châtiment-délivrance.

Qui êtes-vous, Mortimer ?

À la chaleur étouffante de ce milieu de journée s'était ajoutée celle de tous les moteurs qui tournaient au ralenti en attendant que s'avancent les files interminables de véhicules qui s'étiraient sur les deux voies de l'avenue. Le soleil arrogant dans un ciel sans nuages, au bleu presque métallique, déversait avec rage son énergie sur l'asphalte qui devenait presque malléable par endroits. Mortimer desserra son col. La sueur qui inondait son visage lui donnait une atroce sensation de saleté. S'il pouvait au moins se vêtir comme ces anciens colons qu'il voyait parfois dans certains films d'aventures ! Il était de plus en plus convaincu que sa cravate noire, comme une corde de pendu autour de son cou, focalisait sur lui une chaleur d'autant plus insupportable que le taux d'humidité était très élevé.

Mortimer ajusta d'un mouvement d'épaule son sac sur le dos. Deux membres de sa congrégation, des jeunes hommes comme lui, traversaient la route à la faveur d'une immobilisation des files de véhicules. Mortimer les connaissait très bien, mais ils jugèrent peut-être mieux d'aller se poster quelques mètres plus loin. Foutu métier, jura intérieurement Mortimer en pensant aussitôt après qu'il était mauvais pour quelqu'un ayant pour mission de faire connaître la Parole du Christ d'utiliser pareil vocabulaire, même à son usage personnel. Il allongea son bras en pointant son pouce, faisant le signal international des autostoppeurs. Les voitures passaient maintenant sans même ralentir, comme si les conducteurs ne l'apercevaient pas. Peut-être étaient-ils tout simplement abrutis par la température.

Mortimer ne se découragea pas quand ses deux compatriotes, à une trentaine de mètres de lui, réussirent à se faire prendre à bord d'un camion qui transportait du sable de construction. Le camionneur souriait aux anges – aux Blancs –, des dents trop blanches dans ce visage sombre. Il rappela à Mortimer un singe qu'il avait vu dans un zoo de l'Alabama. Quelques jeunes gens vêtus d'un uniforme scolaire qu'il ne connaissait pas discutaient d'un article paru dans l'hebdomadaire de la capitale. Mortimer essaya de comprendre ce qu'ils disaient. Il se découragea bien vite, son créole n'étant pas encore au point. Il se consola en pensant que si ces jeunes hommes parlaient avec autant de liberté, c'était parce que le sujet de leur conversation n'était pas trop dangereux.

Mortimer pointa son pouce, se maudissant d'avoir accepté cette mission en Haïti. Cette fois, la chance lui fut favorable. Une Jeep à immatriculation gouvernementale s'arrêta à sa hauteur. Avec un soupir de soulagement, il s'empressa d'ouvrir la portière pour s'installer.

— La chaleur à cette époque est insupportable, surtout avec le taux d'humidité... dit l'homme au volant avec un sourire. Américain ?

— Oui... Je viens de l'Alabama... De Montgomery, précisa Mortimer.

L'homme démarra un peu brusquement. Mortimer fut projeté en avant. L'Haïtien balbutia une excuse, puis se contenta de se concentrer sur la conduite du véhicule. Les yeux entraînés de Mortimer perquisitionnèrent l'intérieur de la Jeep. Rien d'habitude n'échappait à ses regards inquisiteurs, bien que son visage ne soit toujours qu'un masque figé de bienveillance. Les livres sur la banquette arrière réveillèrent son conditionnement de chien de garde. Il lut des titres qui le firent sursauter. Ce n'était que des ouvrages sur l'économie, mais les auteurs figuraient sur une liste qu'on lui avait maintes fois apprise.

— Vous vous intéressez beaucoup à l'économie, constata Mortimer.

— Il le faut bien, répondit l'homme. Je suis agronome.

— Un métier bien intéressant, remarqua Mortimer. Mon père est un grand planteur de l'Alabama. Il avait beaucoup insisté pour que je suive sa voie, mais que voulez-vous ! Prêcher la Parole du Christ est pour moi chose plus essentielle. Ne le pensez-vous pas, monsieur... ?

— Michel Leroy... Excusez-moi... Je n'aime pas trop aborder certains sujets. Je fais seulement ce métier qui me permet d'aider d'une manière plus pratique les oubliés de Dieu. Vous allez jusqu'où... pasteur ?

— À Bizoton, dit Mortimer.

— Vous avez de la chance, marmonna l'Haïtien. Je vais à Mariani.

Il y avait encore d'autres livres aux titres inquiétants. Mortimer n'avait pas manqué de remarquer le ton légèrement ironique de l'Haïtien quand celui-ci lui avait donné le titre de pasteur. Il sentit une colère sournoise s'agiter en lui. La fatigue après toutes ces heures passées à travailler dans certains quartiers populeux de la capitale, la chaleur, la soif – s'il avait préféré rester avec cette brûlure dans la gorge, c'était parce qu'il craignait de boire une eau peut-être polluée – menaçaient souvent ce masque souriant et impassible qu'on lui avait fabriqué. Ce Nègre assis à côté de lui semblait sûr de lui, bien dans sa peau. À chaque fois, Mortimer s'acharnait à signaler de telles anomalies dans ses rapports. Il fallait tout prévoir, tout soupçonner, l'imprévisible et le futile.

— Regardez un peu ce navire, dit brusquement l'agronome avec un étrange gloussement.

La Jeep roulait maintenant sur le boulevard du bord de mer. Mortimer cilla légèrement quand il vit qu'il s'agissait d'une unité moderne de la marine de guerre des États-Unis d'Amérique.

— Des millions de dollars partis en fumée pour engraisser des ventres pleins, murmura l'Haïtien d'une voix si basse qu'on aurait cru qu'il ne voulait pas être entendu. Pendant ce temps, partout, des hommes, des femmes et des enfants meurent de faim. Chaque jour, des sommes faramineuses sont englouties dans toutes sortes de machines dont l'unique utilité est de donner la mort. Vous croyez que tout cela est juste, pasteur ? Pour défendre qui ? Les affamés ?

— Les desseins de Dieu ne sont connus que de lui seul, monsieur Leroy. N'oubliez pas que seul le salut des âmes est important.

Le rire naissant de l'Haïtien fut interrompu par un hoquet soudain. Il toussa en se tenant la poitrine, voulut dire quelque chose, mais se décida finalement à garder le silence. Son visage auparavant calme était maintenant convulsé par une fureur mal refoulée. On pouvait voir les

jointures des doigts du conducteur agrippés au volant avec une force telle qu'on aurait cru qu'ils voulaient briser quelque chose. Mortimer recommença à suer – chaleur, inquiétude, peur de cet homme qui, visiblement, regrettait de l'avoir pris en stop – dans la fournaise d'un embouteillage. Il ferma un instant les yeux comme pour échapper à une vision d'enfer. Ces milliers de camionnettes sur cette route étroite et poussiéreuse lui donnaient la nausée. Les gens qu'il voyait des deux côtés de la route lui faisaient l'impression de fantômes hantant un lieu inventé par l'imagination malade d'un peintre en pleine régression mentale. Mortimer dut faire attention à ne pas s'endormir. Les panneaux indicateurs des routes transversales défilaient devant lui dans une brume hostile. Mortimer, pour garder l'esprit clair, s'accrocha avec frénésie à la conviction de sa nécessaire présence ici malgré tout. Il approchait de sa destination. Mortimer saisit le sac qu'il avait déposé à ses pieds.

— Je suis arrivé, annonça-t-il avec un soupir douloureux.

Le Nègre se dépêcha d'ouvrir la porte comme si son passager était devenu un pestiféré dont on devait se débarrasser au plus vite. Mortimer sauta à terre. La Jeep repartit aussitôt manquant d'entrer en collision avec un camion qui venait de dépasser dangereusement un autobus à la carcasse rouillée. Mortimer resta un moment immobile, examinant d'un air navré ses chaussures maculées de boue. Du calme, Mortimer, pensa-t-il. Continue à te faire de la bile et tu auras ta dépression avant ton retour en Amérique. Si tous les autres sont comme toi, la lutte pour la sauvegarde de la civilisation est perdue d'avance. Il s'efforça de sourire à une vieille femme qui venait de le saluer, en se surprenant à se demander pourquoi tous ces gens avaient envers lui cette courtoisie proche de la dévotion seulement parce qu'il était Blanc. Mortimer prit le petit carnet qui se trouvait toujours dans la poche de sa chemise. Il inscrivit d'une écriture un peu hésitante le numéro d'immatriculation de la Jeep, ainsi que le nom du conducteur. Mortimer se fiait à sa mémoire, mais il préférait toujours travailler avec méthode.

La dernière pluie

Le sorcier avait franchi les grilles du Palais national à cinq heures cinquante-cinq minutes et cinquante-cinq secondes, le matin du cinquième jour du cinquième mois de cette cinquième année maudite, le cinq étant le chiffre chance révélé à lui par les lwa ancestraux. Le brouillard dense, composé de poussière et de fumée des derniers incendies, ne s'était pas encore totalement dissipé. Le président et les autres dignitaires l'accueillirent avec les honneurs militaires dus à son rang sur le perron de la Maison nationale avant de l'accompagner jusqu'à la terrasse aménagée au sommet de l'édifice. Le soleil n'avait pas encore surgi de l'horizon sur lequel des flammes gigantesques, qui consumaient encore tant de quartiers, avaient peint une atroce couleur de vomi. On entendait de là-haut, filtrant de partout, les rumeurs, parfois confuses, souvent précises, de la ville monstrueuse qui s'agitait dans sa perpétuelle insomnie. Une brise sèche, âcre charriait des nuées de grains de sable détachés des montagnes érodées ceinturant la mégapole, des fragments de matériaux calcinés, qui venaient parfois adhérer à la peau, ainsi que des odeurs pestilentielles émanant des cadavres jonchant les rues où des tonnes d'ordures et d'excréments s'accumulaient.

Le sorcier plissa les paupières, essayant vainement de percer la buée à la couleur indéfinissable posée sur les agglomérations avoisinantes. Il lui fut impossible d'atteindre le spectacle délirant de ces bidonvilles qui avaient proliféré, métastases monstrueuses raturées par le cheminement tortueux des ravins asséchés pour l'éternité. Les ronronnements saccadés d'une

escadrille d'hélicoptères revenant de mission empêchèrent un instant le sorcier de se concentrer. Des soldats fatigués, le visage barbouillé de suie, l'air hagard, uniforme en haillons, se terraient à l'intérieur des appareils, agrippés à leur fusil d'assaut.

Le président, indifférent à ce qui se passait, fumait l'une de ses cigarettes sans filtre au papier décoré d'étranges idéogrammes dorés. C'était comme si son Excellence avait délaissé son corps physique sur cette terrasse menacée par l'apocalypse pour aller voguer dans ces univers que seules permettaient d'atteindre les drogues qu'il s'injectait. Le sorcier retroussa ses narines, reniflant l'air longuement, à la manière de ces milliers de chiens affamés qui parcouraient en bandes la ville à la tombée de la nuit, dévorant les cadavres que le crime, la faim, la soif semaient à tous les coins de rue. Ses sens, pourtant en éveil, ne décelèrent aucune de ces vibrations nécessaires aux esprits faiseurs de pluie pour qu'ils puissent œuvrer en toute quiétude. Un voile maléfique avait chuté du ciel pour s'étendre sur cette terre, aspirant les dernières énergies vitales, ne laissant qu'une aura immonde, malfaisante, inondant le monde de sa négativité.

— Il faut faire venir la pluie, dit le ministre de l'Intérieur, cessant de contempler ses doigts soignés, ornés de bagues aux motifs vodou*.

Le président acquiesça en hochant imperceptiblement la tête. Le sorcier se débarrassa de sa besace, l'ouvrit et y prit du charbon de bois, des branches sèches, trois fioles contenant chacune un liquide de couleur différente, un parchemin en peau de bouc sur lequel étaient gravés à l'indigo des signes cabalistiques. « La République a besoin de votre science », insista un général incroyablement gras dans son uniforme boursoufflé de toutes parts par des bourrelets de graisse.

Le sorcier, à l'aide de charbon de bois, commença à tracer sur le sol un vèvè* de cinq à six mètres de long. Sous ses doigts naissait un tourbillonnement de traits et de demi-cercles entremêlés en un inextricable chaos. Il travaillait, silencieux, s'appliquant à respecter une géométrie dont il était seul à connaître les postulats. « Il faut faire venir la pluie », répéta le ministre de l'Intérieur. Le sorcier remarqua que les mains de l'homme le plus craint et le plus haï de la République étaient agitées de tremblements incontrôlables. Il eut conscience de l'importance de la tâche qu'on attendait

de lui. Il se sentit terriblement vieux, comme s'il avait accumulé en lui les années de vie de tous ses ancêtres sorciers qui avaient, de père en fils, terrifié l'île. Pour se donner confiance, il essaya de visualiser un instant la fourmilière des quartiers pauvres dont certains étaient transformés en brasier par le napalm. On prétendait que, dans ces bidonvilles, on suçait le sang des rats – parfois des humains – pour se désaltérer. Des hordes d'assoiffés et d'affamés faisaient souvent des sorties désespérées jusqu'au centre-ville, en quête de quelques litres d'eau et de ces répugnants morceaux de viande que des compagnies américaines vendaient au gouvernement. Ces scènes se répétaient chaque jour partout à Port-au-Prince, et les unités d'élite de l'armée étaient débordées. Même les tueurs les plus endurcis des forces de l'ordre craquaient à un moment lors de ces carnages qui n'en finissaient plus. Un colonel était devenu fou après s'être rendu compte, comme en témoigna un sergent, qu'il était inutile de massacrer un peuple – traduisez en haïtien : « des sous-hommes » – qui paraissait se reproduire aussi vite, en aussi grande quantité que les rats infestant la capitale. Les États-Unis et l'OEA avaient fait parvenir d'urgence plusieurs millions de litres d'eau contenant un produit contraceptif incolore et inodore, dans des sachets en plastique qu'on parachuta aux quatre coins du pays. La terre, telle une plaque de métal chauffée au rouge, subtilisait cette manne aux humains.

— C'est la subversion qui a utilisé ces dossiers pour déstabiliser notre société, déclara soudain le président revenu momentanément de son voyage psychédélique.

La voix du premier mandataire fit sursauter le sorcier qui perdit, un instant, le fil de ses pensées. Le président alluma une nouvelle cigarette et suivit, d'un regard absent, le décollage d'un hélicoptère transportant un groupe de soldats d'une unité anti-émeute vers les banlieues sud de la capitale.

— Vous allez réussir à faire venir la pluie ? demanda le président au sorcier.

Ce dernier ne répondit pas. Le président lui fit, à cet instant, l'impression d'être un fantôme, un agrégat de tous ces chefs d'État qui s'étaient approprié la Maison nationale pour piéger l'Histoire.

— Vous savez pourquoi la pluie ne tombe plus ? dit son Excellence au ministre de l'Intérieur, qui ignora la question.

« Parce qu'il n'y a plus d'arbres, aurait voulu répondre le sorcier. Les lwa* sont partis loin, si loin que je ne les entends plus, même pas dans mes rêves. » Son dos endolori le fit atrocement souffrir quand il se redressa après avoir mis le feu aux branches sèches empilées au centre du vèvè. Il respira profondément pour atténuer les élancements douloureux de sa colonne vertébrale, puis il versa le contenu de chacune des fioles autour du vèvè. Il se mit ensuite à scander une litanie en tenant de sa main gauche le parchemin en peau de bouc. Il appelait les lwa de Guinée, les esprits des ancêtres, tous les démons bons et méchants de ces sphères interdites et redoutables que permettait d'atteindre une connaissance vieille de plus de deux mille ans, transmise à lui par son père. Le tonnerre gronda au loin. Une brise fraîche vint effleurer le Palais national. Le sorcier sentit alors que le maléfice prenait corps, s'installait dans ce réel défiguré. Des gouttes de pluie fouettèrent son visage. Il jouit, un moment, du plaisir oublié de cette eau rafraîchissant ses lèvres craquelées par ce miracle qu'il n'avait pas cru possible, même si la méthode que lui avait enseignée son père était réputée infaillible. Un cri du ministre de l'Intérieur brisa le charme.

— La pluie ! Elle ne tombe que sur le Palais.

Le président, lui, s'était à nouveau réfugié dans son univers fantasmagorique. Il n'avait même pas remarqué que sa cigarette, sans bout filtrant, au papier décoré de ces curieux idéogrammes dorés, s'était éteinte.

— Faites cesser cette pluie ! hurla le ministre de l'Intérieur. Faites cesser cette pluie.

Le sorcier, désespéré, s'embrouilla dans ses formules. Il invoqua en désordre les lwa, les saints, les esprits, les démons. Le tonnerre fit vaciller la voûte céleste que des éclairs déchiraient en lambeaux. La pluie redoubla d'intensité. Ce qui devait arriver arriva. Des centaines de milliers d'affamés et d'assoiffés firent sauter les barrages, affrontèrent les troupes de choc anti-émeute, traversèrent les terrains minés, bravèrent les nouvelles armes de destruction massive, puis convergèrent vers le lieu miraculeux. Des scientifiques américains dans des avions spéciaux vinrent survoler le palais présidentiel pour tenter d'arrêter la pluie. Comme ils n'y parvinrent pas, ils

essayèrent d'empoisonner les trombes d'eau avec de l'arsenic, du cyanure et même des déchets hautement radioactifs. Le maléfice du sorcier, inexplicablement, purifiait l'eau, au grand désespoir des ministres, des généraux et des ambassadeurs de l'Occident chrétien. On soumit le sorcier à la question. On étudia son corps, son cerveau, son psychisme, son âme à l'aide de tous les appareils possibles et imaginables afin de trouver la raison pour laquelle le maléfice avait mal fonctionné. Des experts des services secrets occidentaux, appelés d'urgence, conclurent que le sorcier était l'agent d'une nouvelle organisation terroriste internationale venue expérimenter ici une nouvelle arme de destruction massive. Mais personne ne pouvait plus arrêter ces centaines de Manuel* qui avaient enfin localisé l'eau.

OceanofPDF.com

Univers capital

Profondément enfoncé dans la douce chaleur de sa Mercedes qui fonce de toute la puissance de son moteur, Carl Marley, le PDG de la Food for World, a un regard indifférent pour les dômes étincelants de neige du Kremlin. Il accorde certes un peu d'attention au gigantesque édifice en construction à l'emplacement même où s'élevait un demi-siècle auparavant le mausolée de Lénine. Marley arrive à lire les grandes lettres lumineuses accrochées au sommet de l'immense bâtisse : Texaco. Depuis trois ans, les trusts pétroliers se livraient une concurrence terrible pour l'exploitation des richesses du sous-sol de l'Extrême-Nord sibérien et c'était la Texaco qui semblait jusqu'à présent prendre le pas sur les autres sociétés.

La Mercedes s'arrête enfin devant le Hilton, le plus grand hôtel de l'ancienne capitale des Soviets et peut-être l'un des plus coûteux du monde. Pendant que le chauffeur descend pour ouvrir la portière, quelques badauds s'attourent sur le trottoir pour admirer la luxueuse auto noire, véhicule plutôt rare dans cette ville, en dépit du fait que les grandes compagnies automobiles ont installé plusieurs usines de montage en Russie.

Marley a un rapide salut pour ces gens qui le considèrent avec envie. Il est presque en retard pour cette importante réunion à la suite de laquelle la Food for World intégrera en son sein trois autres compagnies dont les chiffres d'affaires ne permettent plus de vivre dans le monde impitoyable du marché alimentaire. Dans le hall de l'hôtel, une nuée de journalistes l'encerclent, l'aveuglent sous les éclairs des flashes, voulant à tout prix obtenir de lui une déclaration. Marley est l'un des hommes les plus

puissants de la terre, mais il a une sainte horreur de la publicité. Avec une facilité qui témoigne de son expérience, il arrive à se faufiler parmi eux, saute dans un ascenseur à la faveur d'une confusion parmi quelques membres de la presse et gagne le douzième étage où on l'attend.

Dans la salle de conférences, trois hommes conversent à voix basse, assis autour d'une table ovale en acajou sur laquelle quelques dossiers sont empilés. Dès qu'ils aperçoivent Marley, ils se taisent brusquement. L'un d'eux, que Marley reconnaît comme étant Joh Erst, le chef de l'African Food se lève pour l'accueillir.

— Nous craignons qu'il ne vous soit arrivé un incident, fait-il d'un ton qui ne dissimule pas le léger tremblement de sa voix. Les routes aériennes sont peu sûres, avec les actes désespérés des derniers misérables de l'ancien système.

— J'ai mon propre avion, riposte Marley en serrant la main moite que lui tend Joh Erst. Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre. Je dois me rendre ce soir au Caire pour la séance annuelle des actionnaires. J'espère que vous avez tous les documents.

— Veuillez prendre place, monsieur le président, dit Joh Erst en lui désignant un fauteuil.

Marley s'assoit. Imperturbable, il allume l'un de ces gros havanes dont seuls les riches de ce monde peuvent fumer.

— Tous les documents sont prêts, commence Joh Erst qui semble être le porte-parole du groupe. En dernière analyse, nous avons apporté une petite modification aux clauses du contrat.

Marley frappe violemment son poing sur la table, ce qui fait sursauter ses trois interlocuteurs.

— Tout avait déjà été conclu, aboie-t-il. Vos trois compagnies passent sous le contrôle absolu de la Food for World. En contrepartie, 10 % des bénéfices que réalise annuellement la Food for World vous seront versés intégralement.

— Nous protestons, réplique Joh Erst. Cela nous fait une perte sèche de près de 45 %. Ce que nous voulons, c'est 20 % des bénéfices.

Marley se lève soudain.

— Écoutez, messieurs ! Je suis extrêmement pressé. Vos compagnies sont en faillite. Je vous propose une solution pour vous sauver de la banqueroute totale. La Food for World a désormais le contrôle absolu du marché alimentaire dans les pays périphériques. Nous pouvons facilement nous passer de vous.

Il prend sa serviette, repousse son fauteuil et se dirige d'un pas résolu vers la sortie. Entre les trois hommes qui restent, à peine quelques secondes de flottement. Carl Liu, le PDG de l'Asiatic Food, crie :

— Attendez, monsieur Marley. On peut quand même discuter.

Marley s'arrête. Un sourire presque imperceptible effleure ses lèvres.

— Je n'accepte aucune discussion. Mes conseillers ont travaillé un mois avec vous pour mettre au point un accord que j'ai approuvé. Il ne vous reste plus qu'à signer ce qui a été conclu. 10 % des bénéfices. Rien de plus.

Il sent confusément la colère qui bouillonne chez les trois hommes dans le temps si arrogants. Mais ils savent que jamais il ne cédera. Marley a la réputation du dur qui n'a qu'une seule parole. Finalement, Joh Erst parle, un intense découragement peint sur ses traits :

— Vous avez tous les atouts en main, Marley. Nous ne pouvons que nous plier à votre volonté.



Rolf vient de pénétrer en coup de vent dans les bureaux de son chef. À cette heure avancée de la nuit, les salles du *Dakar News* sont pratiquement désertes. Il n'y a plus que quelques techniciens surveillant la marche des machines qui crachent à chaque seconde l'édition du matin que les distributeurs viendront bientôt chercher.

— Chef ! La nouvelle vient de tomber sur les téléspectateurs. La Food for World est désormais la seule compagnie distributrice de denrées alimentaires dans tous les pays dits périphériques.

M'Dala, le directeur de *Dakar News*, se lève d'un bond et arrache presque le papier des mains de Rolf.

— Mon Dieu ! murmure-t-il dès qu'il a terminé de lire. Comment en sommes-nous arrivés là ?

— C’est le monde libre, patron, dit ironiquement Rolf. Depuis que la liberté a triomphé sur la planète entière, c’est la loi du plus fort qui prime. Il faut nous en accommoder.

M’Dala quitte son fauteuil derrière son luxueux bureau où trône une photographie du Grand T... , celui qui a instauré le nouvel ordre mondial cinquante années plus tôt. Il marche nerveusement dans sa salle de travail pour s’arrêter finalement devant la baie vitrée qui permet d’avoir une vue remarquable sur Dakar. M’Dala a un pincement au cœur. Qu’elle est belle la ville quand les étoiles bercent son sommeil. Les gratte-ciel illuminés de mille feux sont comme des milliers d’engins spatiaux prêts à prendre leur envol pour une destination inconnue. De longues traînées mouvantes multicolores, tels des serpents se faufilant dans ce feu d’artifice, indiquent les autoroutes qui parcourent la ville en tous sens. La première cité d’Afrique et le siège continental du gouvernement du Monde libre. M’Dala ne connaissait l’Afrique d’avant la dernière guerre que par des documents qu’il avait pu consulter. Mais c’était assez pour qu’il soit convaincu qu’elle avait fait un grand bond en avant. Pourtant, quand il pensait à ces centaines de milliers de gens qui crevaient dans ces monstrueuses usines partout sur le continent, une nausée lui soulevait le cœur. La société mondiale de consommation ! Pour avoir cet argent qui seul pouvait leur permettre de se procurer cette nourriture parfois avariée que livraient les compagnies alimentaires – désormais seule la Food for World avait ce monopole –, les masses africaines étaient obligées d’accepter l’esclavage des contrats de travail dans des entreprises appartenant aux riches d’Europe et d’Amérique du Nord.

Il se souvient de son enfance heureuse à la campagne où ses parents possédaient de belles propriétés. Aujourd’hui, la campagne n’existe plus. Toutes les terres appartiennent aux quatre compagnies qui contrôlent le marché alimentaire mondial. Il n’y a plus maintenant que Food for World.

Où le monde va-t-il donc ? Les politiciens sont-ils fous pour permettre à un homme comme Marley de détenir tant de pouvoir ? M’Dala a un rire douloureux qui surprend Rolf. Il y a longtemps que les compagnies contrôlent la politique. C’était d’ailleurs elles qui ont imposé leurs vues après la guerre.

— Rolf, êtes-vous heureux ? demande soudain M'Dala.

Le journaliste considère son patron avec un air intrigué.

— Je ne suis pas de la Police politique, dit M'Dala. Vous pouvez répondre sans crainte. D'ailleurs, vous savez très bien que j'ai des contacts avec la Résistance mondiale.

Rolf frissonne. La RM ! C'est un mot qu'on ne prononce presque jamais. Rolf ne s'était jamais décidé à y adhérer bien que le directeur du *Dakar News* le lui ait suggéré. Pourquoi son chef avait-il en lui une telle confiance ? Plusieurs fois, Rolf avait eu l'idée de se rendre au siège de la Police pour dénoncer M'Dala. Mais à chaque fois, au dernier moment, il avait renoncé à ce projet. Était-ce dû à la sympathie qu'il avait pour la RM ou à la peur de subir des représailles ? Bien que la propagande officielle laissât croire que le nouvel ordre avait été accepté par les peuples, Rolf savait qu'une hostilité latente, parfois manifeste, grandissait jour après jour. Il y avait à peine un mois qu'un haut membre du Parti avait été assassiné par la RM en plein Dakar.

— Tout dépend de l'angle sous lequel on envisage la question, répond le journaliste. Si je me considère comme membre d'un groupe déterminé, je peux dire oui. En tant qu'individu lié à une société, j'admets que je n'ai pas le droit de l'être. Mes mécanismes de défense fonctionnent mal, patron. À chaque fois que je vois ces gens confisquer nos terres, nos villes, nos montagnes et jusqu'à l'air que nous respirons, je me sens révolté.

— Chaque jour des dizaines de milliers de personnes meurent en Afrique, dit M'Dala. Tout simplement parce que leur pouvoir d'achat n'est pas suffisant pour qu'ils puissent se procurer le minimum alimentaire nécessaire. Avec le monopole absolu que vient d'acquérir la Food for World, le prix des denrées alimentaires va augmenter sans que les salaires payés bougent. Est-ce que vous trouvez Carl Marley sympathique, Rolf ?

Le journaliste paraît étonné de la question.

— Carl Marley ! Si je le tenais un jour au bout du canon de mon arme, je ne réfléchirais pas une seconde pour l'abattre. C'est une bête malfaisante qui a sur la conscience la mort de millions de personnes.

M'Dala regagne son fauteuil. Une expression soucieuse s'est peinte sur ses traits.

— Savez-vous que je vous aurais abattu avant que vous ayez le temps d'avertir la Police, Rolf ? fait-il soudain.

Rolf sursaute.

— La RM a le bras long, explique M'Dala. Si je me confie à vous, c'est parce que je veux savoir exactement vos sentiments. Nous avons à partir de ce soir une tâche extrêmement importante.

Rolf s'étonne.

— Moi ? Je ne fais pas partie de la RM.

Avec un sourire, M'Dala fait basculer un grand tableau mural qui dissimule un écran vide. Celui-ci s'illumine alors. Rolf reconnaît sur l'écran une carte d'affiliation à la RM avec ses photos, sa signature, ses empreintes digitales et vocales et tous les renseignements le concernant.

— Ce n'est pas possible ! gémit Rolf. C'est une abominable machination.

— Vous raconterez cela à la Police politique, Rolf, dit M'Dala en faisant disparaître l'écran vidéo.

— Qu'attendez-vous de moi ? demande Rolf.

— Je vois que vous réagissez très vite, dit M'Dala d'un air satisfait. Vous n'avez rien à craindre si vous collaborez avec nous. D'ailleurs, si vous échouez dans la mission que nous allons vous confier, je serai le premier à tomber aux mains des agents de la Police politique. Carl Marley sera ici à Dakar dans deux jours. Il s'agira tout simplement de l'éliminer.

La foudre tombée aux pieds de Rolf n'aurait pas produit chez lui pareille stupéfaction.

— Mais vous êtes fou ! Carl Marley est l'un des hommes les plus protégés du monde et...

— Vous avez le choix, coupe M'Dala. Vous avez fait partie de l'armée et vous êtes un tireur d'élite. Rentrez chez vous. On vous fera parvenir un dossier détaillé sur la manière dont vous vous y prendrez. Si vous suivez parfaitement les instructions, tout marchera comme prévu. J'ai terminé, Rolf. Vous pouvez disposer.

Rolf se lève. Il est en proie à un terrible vertige. Il se dirige vers la porte de sortie. Au moment où il va l'atteindre, M'Dala l'arrête.

— Et n'essayez pas d'avertir qui que ce soit, Rolf. La RM a le bras long. Peut-être même beaucoup plus que la Police politique. Vive le Monde

libre !

— Vive le Monde libre, se surprend à répéter Rolf.



Marley suit tout ce déploiement de force avec un mépris manifeste. Depuis l'aéroport de Dakar, il est aussi protégé que le Grand T... Pourtant, il n'arrive pas à se convaincre de l'efficacité de la protection dont il jouit. Il n'a aucune confiance dans les policiers nègres. Les Nègres ne sont bons qu'à deux choses. Travailler dans les entreprises et les plantations de la Food for World, et bouffer la nourriture de la Food for World spécialement préparée pour eux. Pourquoi donc a-t-il tenu compte de l'avis de ses conseils ? Se rendre à Dakar pour faire plaisir aux dirigeants de l'État libre d'Afrique ! Marley ne voit pas la nécessité d'une telle démarche. Fred, à la fois son ami et son secrétaire privé qui se trouve auprès de lui, devine ses pensées.

— L'Afrique est un continent aux potentialités énormes, Carl. Maintenant qu'il est définitivement à nous, il vous faut rassurer au maximum les Africains.

Il se penche vers le tout-puissant président de la Food for World.

— Nous avons la force, il est vrai... Mais avec la diplomatie, on obtient parfois de meilleurs résultats. Rappelez-vous qu'il faut près d'un million d'ouvriers pour les nouvelles plantations et usines que nous allons installer sur le continent au cours des trois prochaines années. Avec l'appui des dirigeants africains, nous pourrons les avoir aux coûts les plus bas.

— Je te fais pleine confiance, Fred, répond Marley. Mais j'ai un mauvais pressentiment. L'Afrique n'est pas encore totalement pacifiée. C'est ici à Dakar qu'une haute autorité du Parti a été assassinée par des terroristes.

— Rassurez-vous. Ils ne tenteront rien contre vous. Vous êtes trop protégé.

— Par ces nègres, tu n'y penses pas !

Fred a un petit rire.

— Je partage votre opinion quant à l'incapacité congénitale de cette race. J'ai pensé heureusement à nous faire précéder par nos meilleurs agents de

sécurité.

Marley se détend. Enfin une bonne nouvelle. Pour la première fois depuis qu'il a touché le sol africain, il examine avec intérêt le paysage que le cortège officiel parcourt à la vitesse maximale.



Rolf caresse avec tendresse le tube froid du « tueur ». C'est ainsi que l'on nomme dans l'armée cette arme miniature qui lance un petit missile porteur d'une charge explosive capable de tout anéantir sur un rayon de trois cents mètres. Un frisson parcourt l'échine du journaliste. L'explosion peut être telle que l'édifice où il se trouve a des chances de s'écrouler. D'après M'Dala tout avait été minutieusement préparé. Mais Rolf n'arrive pas à se débarrasser de ce sentiment d'insécurité et de malaise qui est le sien depuis qu'il a pénétré dans cet appartement vide d'un immeuble de la banlieue de Dakar. Cette pièce se trouve au dixième étage de l'édifice et de là on a une vue admirable sur les alentours.

Il consulte sa montre. Dix heures vingt-cinq. Dans cinq minutes le cortège se présentera à portée du « tueur ». Avec fébrilité, Rolf refait les gestes qu'il a tant de fois répétés pendant les dernières vingt-quatre heures. Commettre une erreur avec le « tueur » serait une catastrophe. Tout un quartier de cette banlieue de Dakar risquerait alors de disparaître. La RM avait tout préparé avec une minutie géniale. Rolf devait frapper à un point précis où l'explosion causerait le minimum de dommages. Mais si un changement d'itinéraire avait été établi au dernier moment ? C'est une éventualité à laquelle Rolf refuse de penser. Les ordres sont alors formels. Frapper quand même. L'exécution d'une bête malfaisante comme Carl Marley mérite tous les sacrifices. Rolf est du même avis... Mais !

Le « tueur » est muni d'un système de visée électronique qui permet de lancer le missile miniaturisé avec une précision presque absolue. Rolf s'assure une dernière fois que tout fonctionne. Il est arrivé que le dispositif du « tueur » se montre défectueux au moment critique.

Rolf se souvient des dernières instructions. On lui donnait seulement une minute et trente-quatre secondes pour quitter l'immeuble et gagner une rue

adjacente où l’attendait un véhicule. Il fallait une minute et cinquante-trois secondes à la Police pour boucler le quartier après l’attentat.

Le cœur de Rolf se met soudain à battre plus fort quand au loin, grâce au viseur, il aperçoit le cortège qui arrive. Sa crainte disparaît immédiatement. Une sourde exaltation associée à une froide détermination le submerge. Avec précision, il épaulé le « tueur », branche le système de visée automatique et commence à compter. À l’instant qui a été prévu à la seconde exacte, Rolf abaisse la petite manette de mise à feu. La détonation résonne dans la pièce. Le recul le projette en arrière tandis qu’une fulgurante explosion ébranle l’immeuble. Pendant une seconde, Rolf croit que l’édifice va s’écrouler. Il se relève et court à la fenêtre. Une partie entière d’un quartier a été complètement rasée. Rolf entend les sirènes des véhicules de Police. Il range le « tueur » dans son long étui et se prépare à sortir quand la porte s’ouvre soudain, livrant passage à un homme que Rolf a juste le temps de reconnaître. M’Dala, le directeur du *Dakar News* !



Joh Erst hoche la tête d’un air satisfait pendant que l’écran vidéo crache un flot d’informations. L’attentat qui a été revendiqué par la RM a causé la mort d’un millier de personnes. On n’a pu retrouver ce qui restait des corps de Carl Marley et de ceux qui l’accompagnaient. Jusqu’à présent la Police ne possédait aucun indice lui permettant d’identifier les auteurs de ces crimes monstrueux. Celui qui avait manié cette arme effroyable qu’était le « tueur » avait été retrouvé mort, sans doute abattu par un complice. C’était Rolf Kounapou, un journaliste employé au *Dakar News* – M’Dala, le directeur de ce grand quotidien, avait pointé du doigt les services de sécurité dont le laxisme permettait aux terroristes de s’infiltrer partout.

— C’est du bon travail, approuve Joh Erst. Il faut que ceux qui travaillent pour le monopole absolu sachent qu’on les frappera quelle que soit la protection dont ils jouissent. La concurrence est le seul moteur qui peut faire perdurer le système. La concurrence, c’est la liberté.

M’Dala ne répond pas. Il admire encore une fois le panorama féérique qu’offre Dakar la nuit. Il se demandait souvent s’il serait un jour fatigué du

spectacle. L'Afrique... Sa chère Afrique ! Aujourd'hui déchirée, dépecée, partagée par ces caïds venus du Nord à la tête de leurs entreprises qui exploitent le continent jusqu'à la moelle. Un jour, cet état de choses prendrait-il fin ? Pourquoi s'être posé une question aussi stupide ? Quand ce bataillon des Forces de la Liberté avait pris d'assaut le mausolée de Lénine à Moscou, le monde entier savait que rien ne serait plus comme avant. Pour l'éternité, la liberté avait triomphé.

L'aube pointe maintenant à l'horizon. Les lumières s'éteignent, une à une. Les cheminées des milliers d'usines de Dakar vont bientôt recommencer à cracher leur fumée puante. Des millions de travailleurs se préparent à regagner leur poste. Beaucoup d'entre eux mourront sur leur lieu de travail – d'esclavage, pense M'Dala. Les machines étaient impitoyables, mais la main-d'œuvre, heureusement, ne manquait pas... De la chair à canon... De la chair à machine.

— Ne vous désolez pas, M'Dala, fait Joh Erst en lui posant une main sur l'épaule. La faute est aux monopoles. Avec la concurrence et les lois antitrust, tout s'arrangera.

Concurrence... Monopole... Lois antitrust... M'Dala a envie d'éclater de rire à la face de son interlocuteur. Chacun son tour. Hier, l'objectif de Joh Erst avait été celui de la RM. Aujourd'hui, peut-être demain, rien ne serait plus pareil.

— M'Dala, dites-moi. La RM existe-t-elle réellement ? Ce n'est qu'une invention, n'est-ce pas ? Pratique pour pouvoir régler ses comptes sans dévoiler cette lutte épouvantable à laquelle se livrent les multinationales.

Les regards des deux hommes s'accrochent un instant. Comme c'est la règle, ce sont ceux du Noir qui perdent le combat.

— Pourquoi une telle question, Joh Erst ? Vous savez très bien que la RM n'est qu'un fantôme... Un fantôme utile et très commode.

Le phare d'Astaroth

Les navigateurs des spires extérieures du cosmos, ceux qui ont eu souvent à emprunter les anciennes routes conduisant au voisinage des astéroïdes de la planète Kor de la constellation du Singe, connaissent tous la fameuse histoire du phare d'Astaroth, cette tour de quartz et d'acier qui guidait de ses champs électromagnétiques les vaisseaux dans cette région si dangereuse de l'espace. Cette histoire, je ne l'aurais sans doute jamais connue sans un vieux loup des abîmes que je rencontrai au hasard d'une escale sur le planétoïde 825 aux confins de la juridiction de la VII^e Province de l'Empire terrien, à quelques millions d'années-lumière de la constellation du Singe.

Ce vieux loup s'appelait Hamm. Lorsque le vaisseau qui devait m'amener sur Terre – je revenais alors de la planète Burion où j'avais passé trois ans à étudier les mœurs d'un peuple sauvage – dut atterrir sur le planétoïde 825 à cause d'une avarie plus ou moins grave, je me souvins brusquement que mon ami, le docteur Fasri, que je n'avais pas vu depuis sept ans était directeur de l'observatoire gouvernemental. Comme nous devions attendre près de vingt heures avant que le vaisseau soit en état de reprendre le chemin des étoiles, je me rendis au plus proche centre d'information où l'on m'indiqua comment me rendre à l'observatoire. J'achetai un ticket de transfert, surveillai le premier train qui me conduisit en quelques minutes à l'autre face du planétoïde.

L'observatoire était une gigantesque bâtisse construite à la surface, abritant un nombre impressionnant d'appareils astronomiques dont certains

étaient encore au stade expérimental. Une centaine de techniciens y logeaient, bénéficiant de tout le confort dont pouvait rêver quelqu'un travaillant sur un planétoïde presque désert. Moi, si souvent obligé, en tant que sociologue attaché aux services gouvernementaux, d'exercer mes talents dans des conditions précaires, j'étais sidéré. Je me souvenais de ces trois années passées à vivre presque comme un sauvage dans une forêt vierge de la planète Burion.

Les techniciens étant extrêmement affairés – une nouvelle expérience se préparait –, ce fut le vieux Hamm qui m'accueillit. Il me fit immédiatement bonne impression avec sa haute stature et ses cheveux presque blancs qui tombaient à flots sur ses épaules. Il se présenta à moi comme le responsable adjoint du service de sécurité de l'observatoire.

— Le docteur Fasri est absent pour le moment, m'annonça-t-il dès que je lui expliquai la raison de ma visite. Il s'est rendu sur Ton, un autre planétoïde qui se trouve à huit secondes-lumière de nous. Nous sommes en train d'expérimenter un nouveau système de guidage qui devrait bientôt remplacer ceux actuellement en service sur les lignes galactiques. Mais rassurez-vous, le docteur Fasri sera de retour dans quatre heures.

Je remerciai la chance de me permettre de rencontrer quand même mon vieil ami.

— Nous sommes extrêmement honorés de recevoir un aussi digne représentant de l'esprit humain, docteur Golard, fit Hamm. J'ai particulièrement apprécié votre longue étude sur l'organisation sociale chez les Salariens, ce peuple guerrier que nous avons vaincu après environ un quart de siècle de lutte. Lorsque j'étais navigateur, la lecture était mon seul passe-temps.

Il m'invita à passer dans une salle de l'observatoire où s'affairaient fébrilement des techniciens. On comprenait qu'ici quelque chose d'important se préparait.

— La navigation spatiale est toujours périlleuse dans certaines régions de l'espace, expliqua Hamm. Ce nouveau système que nous expérimentons doit permettre de surmonter tous les problèmes qui se posent aux navigateurs. Nos vaisseaux pourront alors se rendre beaucoup plus loin dans l'inconnu. Nous allons remplacer le vieux système utilisant les ondes

électromagnétiques par des pulsations proches des ondes psychiques. Ceci nous permettra d'augmenter la précision de nos radars ainsi que le guidage des phares directionnels.

Je ne m'y connaissais nullement en matière de navigation. Je crus bon cependant de le féliciter pour l'important travail qui se faisait à l'observatoire. Hamm parut visiblement flatté.

— N'avez-vous jamais entendu parler du phare d'Astaroth ? me demanda-t-il.

— Je sais seulement qu'Astaroth était le nom d'un esprit du mal chez certains peuples primitifs qui ont jadis peuplé notre mère patrie, la planète Terre, répondis-je.

— Astaroth est un planétoïde situé au sein d'une nuée d'astéroïdes protégeant la planète Kor de la constellation du Singe. Il y a de cela une vingtaine d'années, les vaisseaux étaient obligés d'emprunter une route se faufilant entre les astéroïdes. Pour les guider, la Fédération construisit un phare sur Astaroth, un phare de quartz et d'acier qui s'élevait jusqu'à mille mètres au-dessus du niveau du sol. On y affecta un vieux navigateur à qui on avait appris les rudiments de guidage, car aucun technicien ne voulait s'enterrer sur ce planétoïde perdu. Il s'appelait Jeseh. En quelques mois, il devint aussi expert dans le maniement de l'appareillage complexe du phare que le plus averti des savants. Il se dévouait tellement à sa tâche que le taux de naufrage diminua de façon étonnante après seulement un an. Tous les navigateurs connaissaient le vieux Jeseh. Chaque capitaine de vaisseau se faisait un point d'honneur de lui envoyer à chaque passage un objet d'art. Jeseh était un collectionneur hors pair. On raconte même qu'il s'était constitué une fortune grâce à tous ces présents.

Le vieux Jeseh vivait seul dans sa tour de quartz et d'acier, farouchement retranché dans sa solitude. Il n'avait que son chat pour lui tenir compagnie, une étrange bête noire aussi grosse qu'un chien et dont personne ne savait l'origine. Chaque trois mois, une navette de la Fédération lui livrait de l'oxygène et de la nourriture. Son seul passe-temps était le maniement du clavier qui commandait les émissions d'ondes devant guider les vaisseaux dans cette mer d'astéroïdes.

— Les jeunes techniciens refusent-ils donc toujours de travailler dans ces phares ?

— Toujours, répondit-il. Il faut avouer que les conditions de travail sont très dures. On ne peut demander à un jeune plein de vie un tel sacrifice.

— Qu'est-il advenu du vieux Jeseh par la suite ?

— Jeseh avait l'habitude de converser courtoisement avec les équipages des vaisseaux pendant qu'ils passaient tout près d'Astaroth. Je dois vous dire qu'aucun appareil ne se posait jamais sur le planétoïde. Personne ne connaissait Jeseh sinon par son image sur les écrans vidéo. On lui expédiait les cadeaux par de petites navettes autoguidées. Cela dura près de cinq ans. Jeseh était devenu pour les navigateurs un véritable porte-bonheur. Sa voix dans les haut-parleurs des vaisseaux était le gage le plus certain d'une traversée sans risques. Puis, brusquement, on n'entendit plus Jeseh. Les écrans vidéo aux approches d'Astaroth restaient désespérément vides. Seuls les sifflements reptiliens des vents stellaires troublaient le léger ronronnement des vidéos.

Un technicien à l'autre bout de la salle hurlait que l'émission allait débiter dans une quinzaine de minutes. La tension dans l'enceinte presque frigorifiée augmentait de seconde en seconde.

— Que se passait-il donc ? demandai-je à Hamm.

— Personne ne le savait. Comme les ondes de guidage continuaient toujours à arriver normalement, et que le taux de navires naufragés était nul, on pensa que le vieux Jeseh avait décidé de se murer totalement dans sa solitude. Les navigateurs déploraient le fait de ne plus entendre sa voix si apaisante, ils respectaient son attitude. Jeseh était très vieux. S'il voulait désormais rester seul en compagnie de son chat, sans jamais converser avec un congénère, on ne pouvait lui en tenir rigueur. Pendant presque vingt ans, les émissions de guidage continuèrent. On ne connut jamais une collision avec un astéroïde dans ces régions réputées jadis les plus périlleuses du cosmos. Le vieux Jeseh annonçait vingt-quatre heures à l'avance un orage stellaire. Il guidait sans fausse manœuvre un astronef pris dans les plus violentes tempêtes.

— Et il ne conversait toujours pas avec les équipages ?

— Jamais. Finalement, à l'Amirauté, on commença à se poser des questions. Comment un homme aussi vieux passait-il son temps emmuré ainsi dans cette solitude sans sombrer dans la folie ? Ce qui étonnait les spécialistes de l'Amirauté, c'était la précision des guidages du vieux Jeseh depuis qu'il s'était retranché du monde. Alors que je commandais un cargo, le *Vulcain* qui acheminait du minerai des planètes sauvages des contrées du Jonin vers les spires intérieures, je reçus un ordre émanant des services de la Sécurité spatiale. Je devais me rendre sur Astaroth afin de savoir ce qui se passait dans le phare. Mon équipage était alors composé seulement de cinq membres, tous des navigateurs avertis ayant une confiance absolue en moi, et aucun ne fit de difficultés pour cette visite sur Astaroth.

Arrivés aux abords du planétoïde, nous mîmes le *Vulcain* en orbite puis, seul à bord d'une navette, je me propulsai vers la tour de quartz et d'acier qui étincelait sous les rayons des deux soleils de ce système. Je posai l'appareil à quelques mètres de la tour, revêtis une combinaison puis, après avoir vérifié que mon pistolet laser fonctionnait normalement – je ne savais pas ce qui m'attendait –, je quittai la navette pour m'avancer vers la tour. Le sas d'entrée au premier étage du phare aurait dû normalement s'ouvrir dès que je me présentai sur le seuil. La cellule photoélectrique qui commandait l'ouverture était sans doute tombée en panne. Je dus utiliser une foreuse pour me créer un passage. Dès que j'entrai à l'intérieur du phare, une sensation d'angoisse me saisit à la gorge. L'endroit était dans un état de délabrement complet. Heureusement, les ascenseurs fonctionnaient toujours. Je pus me rendre à l'étage supérieur. Je croyais alors que j'allais trouver le vieux Jeseh couché, malade, impotent, seulement capable de manier son cher clavier de guidage.

À ce stade de son récit, je remarquai que sa voix tremblait un peu.

— J'aimerais bien connaître la suite, Hamm, fis-je, soupçonnant que j'allais apprendre quelque chose d'extraordinaire.

— L'espace est infini, dit Hamm. Nous sommes des créatures trop limitées pour comprendre tous les mystères qui nous entourent. À quoi sert-il donc de conquérir des mondes, d'asservir des peuples quand, en fin de compte, tout se ramène à cette constante impuissance, à cette incompréhension de ces faits qui dépassent notre raison ?

— Qu’avez-vous donc vu, Hamm, insistai-je, de plus en plus intéressé.

Hamm se racla la gorge comme pour s’éclaircir la voix. Il paraissait un peu mal à l’aise.

— Vous êtes un scientifique, docteur Golard. Mais je vous jure que ce que je vais vous dire est la stricte vérité. Je n’ai trouvé, docteur Golard, que les cadavres de Jeseh et de son chat parfaitement conservés. J’avertis mes camarades du *Vulcain* et nous transbordâmes les restes de Jeseh. Le médecin de bord nous apprit après examen que le décès de Jeseh remontait à presque vingt ans. Je fus si tourmenté par cette révélation que je revins sur Astaroth pour tenter de trouver une réponse à l’énigme de ces émissions de guidage qui avaient quand même continué après la mort de Jeseh. Je pensais que ce dernier avait pu mettre au point un ingénieux système automatique de guidage. Je dus bien vite me rendre à l’évidence après une étude minutieuse de l’appareillage. Rien ne pouvait expliquer le mystère.

Nous décidâmes à bord du *Vulcain* de garder pour nous ce que nous avions découvert. Je fis mon rapport à la Sécurité spatiale sous le sceau du secret absolu. La route de la constellation du Singe fut fréquentée encore près d’un an avant d’être abandonnée. Pendant tout ce temps, les émissions continuèrent à guider les vaisseaux. J’ai mon explication, docteur Golard. Elle n’est pas scientifique, je le reconnais. Qu’en pensez-vous, docteur ?

— Je suis un scientifique, Hamm, répondis-je. C’est une histoire incroyable. Si ce que vous venez de me raconter est vrai, il doit bien exister une explication logique.

— Toujours la logique ! ricana Hamm. Le vieux Jeseh avait un sens aigu du devoir. Ce sens était si fort qu’après sa mort son fantôme a continué à guider les vaisseaux. Si je vous disais que les émissions cessèrent automatiquement quand cette route fut abandonnée. Aujourd’hui encore, certains navigateurs prétendant que les couloirs de la constellation du Singe sont sans danger, car le vieux Jeseh est toujours là pour les guider.

Pour moi, le récit du vieux Hamm était cousu de fil blanc. Le nouveau système de guidage a répondu à toutes les attentes. J’ai pu revoir mon ami, le docteur Fasri avec qui je bavardai longtemps. Ce fut une occasion rare de nous remémorer les bons moments de notre enfance.



Cinq ans plus tard, j'étais à bord d'un astronef qui dérivait dans la constellation du Singe. Nous croyions que tout était fini. Nous attendions avec résignation la collision inévitable avec l'un de ces milliers d'astéroïdes qui se poursuivaient en une danse folle dans ces régions du cosmos. Soudain, le capitaine, devant son tableau de commande, poussa un cri de joie. Il venait de capter une émission de guidage en provenance du planétoïde Astaroth.

— C'est le vieux Jeseh, hurlait-il comme un fou. C'est le vieux Jeseh. Je savais qu'il ne nous abandonnerait pas... Je le savais...

OceanofPDF.com

Détritus Ballet

Rêve flou... De la fosse s'extirpe le danseur... Nu... Ses jambes et ses bras sont comme agités par de fortes impulsions électriques partant de son ventre, à un point sans doute voisin du nombril. Un chien s'acharne sur un chapeau de cuir noir dégoulinant de saletés... Le terrain vaguement ondulant donne à première vue une impression d'uniformité, de soie bleuâtre. Chuchotements d'une brise discrète qui consume les monticules de détritrus. Fumée grasse, insinuante, pourtant irréelle, s'étalant en volutes géométriques autour du corps du danseur. Rivière de carcasses de véhicules, de pneus brûlés, d'excréments d'animaux et de flaques d'eau verdâtre pestilentielle charriant lentement des corps mutilés.



L'homme vêtu de haillons, le corps couvert de croûtes dues à la cicatrisation de nombreuses blessures, examine longuement les tas d'immondices qui s'élèvent parfois jusqu'à une hauteur de six mètres, sur une superficie si immense qu'aucun Fouilleur n'est jamais arrivé à l'explorer dans sa totalité. Il se sert de vieilles jumelles trouvées dans les déchets du printemps dernier déversés par la municipalité. Pour mener à bien son travail d'observation, il a noué un mouchoir imbibé d'urine sur ses narines afin de n'être pas trop incommodé par les vapeurs pestilentielles charriées par le vent qui, décidément, ce matin, souffle dans le mauvais

sens. Au lever du jour, plusieurs camions étaient venus répandre leur chargement. L'ennemi ne s'était pas manifesté. Il savait que les gardes armés protégeant les employés de la municipalité tiraient sans hésiter, ratant rarement leur cible.

L'homme au corps couvert de croûtes décide de s'attarder un peu plus sur les lieux. Tout reste calme. Le temps est suspendu dans ce paysage pétrifié. L'homme sait que ses sens peuvent le tromper, aussi cherche-t-il à les aiguïser, à les pousser au maximum de leurs capacités. Il ne décèle aucun mouvement suspect. L'ennemi, qui a vu ses effectifs augmenter régulièrement, veut maintenant avoir le contrôle absolu du territoire. Déjà, la nuit, il ne faut pas s'aventurer dans les champs. Le combat est trop inégal. Il devient impératif que les Fouilleurs conjuguent leurs forces. Sinon, ce sera la fin... Une fin plus atroce que celle que déversent parfois du ciel les hélicoptères de la municipalité. Il replace avec précaution les jumelles dans l'étui fabriqué avec de vieilles chaussures, puis il se lève sans se presser pour abandonner son poste d'observation. Il ne se soucie pas de respecter ses propres consignes de sécurité. Théoriquement, l'ennemi n'a aucune chance de le surprendre maintenant.



Rêve flou... Peau déchirée... Fissures encerclant des bulles qui vont éclater au premier mouvement. Brûlures insoutenables... Bouche ouverte pour happer la bouffée d'air salvatrice qui se refuse. Des danseurs au sexe incertain esquissent des figures incomplètes, leurs pieds à chaque saut s'enfonçant dans la mare noire des détritits grouillants de vers. Le jeu des rais de lumière donne à la scène un aspect irréel. Sur des filins, tendus et tenus par des mains invisibles, gesticulent plusieurs Fouilleurs.



— La situation est grave, répète le Vieux.

En parlant, il s'ingénie toujours à chercher le ton juste. Il obtenait l'effet contraire. Une affectation que les enfants parodiaient au cours de leurs jeux. Il prétend qu'il fut dans le temps un grand acteur de théâtre. C'est sûrement faux. Sinon, comment comprendre qu'il soit devenu Fouilleur ? Mais personne ne se pose trop de questions. La sagesse et la grande connaissance du Vieux l'ont rapidement imposé comme le premier conseiller des groupes devenus solidaires depuis que la menace est devenue effective.

— Nous n'allons pas rester ainsi à discuter, lance une femme maigre, presque nue. Il faut faire quelque chose. Cela fait trois jours qu'il n'a pas été possible de fouiller. Les enfants ont faim. Deux hommes ont eu, hier soir, en dépit de nos supplications, le courage de se rendre dans les champs. Jusque chez nous, on entendait leurs cris pendant qu'ils les... Mon Dieu... C'est affreux... Bientôt, nous nous mettrons à souhaiter le passage des hélicoptères de la municipalité.

Des exclamations de rage, d'impuissance, des protestations fusent de toutes parts. Chacun tente de placer un mot. Le Vieux a toutes les peines du monde à ramener le calme et la discipline.

— Carl s'est approché assez près pour observer les habitudes de l'ennemi. Avec ses jumelles, cela facilite les choses. Il va nous dire ce que nous pouvons faire.

L'homme au corps couvert de croûtes sort de l'obscurité pour venir se placer près du Vieux. Certains Fouilleurs sont assis sur le sol pendant que d'autres font le guet. Depuis quelques nuits, on craint une avancée-surprise de l'ennemi. Les Fouilleurs ont donc allumé, ce soir, plusieurs torches à moitié enfouies dans le sol humide. Les enfants ont pour consigne de les éteindre en cas d'approche des hélicoptères.

— Nous devons avoir une stratégie coordonnée, commence celui que le Vieux a appelé Carl. Nous étions dans le temps les maîtres des détritiques. Aujourd'hui, l'ennemi croît à un rythme exponentiel. Je crains fort que tout cela ne soit un plan macabre ourdi par la municipalité. C'est de cette manière qu'on mène la guerre bactériologique contre les insectes indésirables des champs. Au lieu de répandre des produits nocifs pour les hommes, le bétail et l'environnement, on a recours aux prédateurs naturels de ces insectes.

— Nous savons tout cela ! crie impatiemment quelqu'un.

Un murmure approbateur parcourt la foule des Fouilleurs rassemblés autour du Vieux. L'homme au corps couvert de croûtes ne perd pas pour autant son sang-froid.

— J'ai observé avec attention l'ennemi. J'ai pu me faire ainsi une idée exacte de ses habitudes, ses forces et ses faiblesses. Il ne s'agit plus de l'attaquer de front. Il nous faut utiliser au maximum son point faible qui réside surtout dans son incapacité à contrôler plusieurs points à la fois. Son agressivité naturelle, son manque d'intelligence le portent, spontanément, à mobiliser toutes ses troupes au premier poste assailli. Ce qu'il nous faut c'est une rapide manœuvre de diversion et une précision accrue lors des fouilles.

L'homme au corps couvert de croûtes remarque qu'il a cette fois capté l'intérêt des Fouilleurs. Le Vieux l'encourage d'un hochement de tête.

— Les camions de la municipalité viennent chaque matin à cinq heures quinze, déchargent les détritux, puis repartent entre sept heures et sept heures trente. Pendant cette opération, l'ennemi, qui n'ose plus affronter les fusils des municipaux, se terre dans la zone que nous connaissons comme étant la zone A. Ce que je vous décris ici, je l'ai vérifié plusieurs fois. Il n'y a d'ailleurs aucun autre endroit où l'ennemi peut dissimuler ses troupes trop nombreuses. Si nous limitons nos fouilles dans le secteur central, qui est le plus riche, nous avons approximativement vingt-cinq minutes avant que l'ennemi n'intervienne, ce qui est trop peu.

— Il nous faut au moins une heure, crie un barbu squelettique.

Chacun des Fouilleurs veut donner son point de vue. Il faut au Vieux du tact pour ramener à nouveau le silence.

— J'ai calculé qu'il faut vingt-cinq minutes pour qu'une fouille soit fructueuse, déclare l'homme au corps couvert de croûtes. Avec une bonne répartition des tâches, cela devrait nous suffire.

— Comment aurons-nous ces vingt-cinq minutes ? s'inquiète le Vieux.

— Nous formerons une escouade spéciale chargée d'attirer l'ennemi pour le fixer dans un secteur le temps nécessaire. Nous avons retenu, comme capables de faire partie de cette section, ceux qui ont déjà l'expérience du combat et qui sont suffisamment en bonne santé.

— Êtes-vous d'accord avec le plan de Carl ? crie le Vieux en imitant la voix du Leader municipal qu'ils ont l'habitude d'entendre sur les postes de radio encore en fonctionnels trouvés au hasard des fouilles.

Personne ne répond. Le Vieux interprète le silence général comme une approbation. Les bruits habituels de la nuit sont chassés par le ronronnement très reconnaissable des hélicoptères s'approchant à basse altitude. Les enfants éteignent les torches avec un synchronisme parfait. Les Fouilleurs se dirigent vers les abris après avoir pris connaissance des dernières instructions du Vieux.



Rêve flou... L'horreur est passée en bourrasque, mais son arrière-garde s'attarde, omniprésente, vigilante, alourdissant les pas des danseurs qui se meuvent dans une ultime et inconsciente tentative d'exorciser le destin... Une vieille femme maigre aux cheveux englués de sang séché soulève une pioche et l'enfonce dans les détritits. Elle répète son geste à un rythme régulier qui s'accélère au fur et à mesure que les danseurs s'approchent d'elle en tournoyant, leurs jambes osseuses se jouant des assauts répétés des mouches. Le vent souffle, s'arrête, tourne, soulevant des nuages épais de poussières nauséabondes.



Les trois hommes se déplacent rapidement sur les monticules de détritits, leurs pieds protégés par des bandages de tissus sales et malodorants. Parfois l'un d'entre eux s'arrête et se baisse pour ramasser un objet dans le tas d'ordures, mais ses compagnons le poussent sans ménagement, le forçant à les suivre. Ils sont rejoints par un second groupe de Fouilleurs dans le secteur où les Municipaux déversent les appareils usagés. Ils s'arment tous de barres de fer, d'antennes flexibles transformées en armes redoutables. Ils se mettent ensuite à progresser, cette fois prudemment, jusqu'à atteindre le secteur prévu. Leurs cœurs se mettent à battre plus vite sous l'effet soudain

d'une poussée d'adrénaline. L'ennemi les a repérés. D'innombrables jappements rageurs se font entendre, proches d'eux.



Rêve flou... Un marchand en smoking noir, gras comme un bouddha, argumente avec un chien maigre visiblement peu disposé à accepter ses boniments. Des ballerines au visage crayeux s'étirent au rythme de la *Symphonie fantastique* de Berlioz... Un pied, avec précaution, se glisse dans le trou humide, s'étonnant de ne pas entendre le couinement des rats... Ronronnements mécaniques, quelque part à travers la coupole métallique du ciel, se rapprochant dangereusement. Le décor se fragmente, s'évapore, bulle de savon éclatée, mirage évanoui... Les danseurs sont maintenant deux... Leurs mouvements, parfaitement synchrones, tracent une croix gammée dont le centre est la plus haute pile de détrit. Les aboiements violent l'intimité angoissante, épouvantable des lieux. Il tente d'attirer l'attention du plus proche danseur, mais celui-ci ne le remarque pas. L'hélicoptère tournoie au-dessus de la plaine de déchets. Il s'aplatit immédiatement sur le sol mou. Les herbes rares et cassantes, poussant sur les ordures, le blessent au visage.



Un murmure parcourt la foule des Fouilleurs qui se précipitent en direction du tapis accidenté de détrit s'étendant devant eux. Le plat de leurs pieds est si endurci que les tessons de bouteille ou les bords effilés des boîtes de conserve ouvertes et rouillées ne les gênent nullement dans leurs déplacements. Les premiers Fouilleurs atteignent la montagne d'ordures la plus proche. Avec un savoir-faire qui témoigne d'une longue habitude, ils se mettent à dégager la surface. Le butin intéressant se trouve, la plupart du temps, à la base des monticules. Les Fouilleurs se servent de pioches et de pelles qu'ils ont eux-mêmes fabriquées ou, tout simplement, de leurs mains.

Les femmes, en retrait, emmagasinent la manne dans de grands sacs en toile.

L'homme au corps couvert de croûtes surveille les alentours avec ses jumelles. Son attention vient d'être mise en éveil par un détail curieux. De petites boules d'ordures roulent de manière imperceptible vers les Fouilleurs. Il essaye d'accroître la netteté des images. Un frisson glacé le paralyse. Il n'arrive pas à croire que l'ennemi soit assez intelligent pour avoir réussi à mettre au point un tel stratagème. Il vient de se rendre compte que ce sont eux, les Fouilleurs, qui sont peut-être tombés dans un piège effroyable.

— Retraite ! hurle l'homme au corps couvert de croûtes. Retraite !



Rêve flou... Un grondement qui enfle... La peur qui s'incrute avec la soudaineté de la foudre... Les autres le regardent s'agiter en se demandant la raison de ses cris...

Ciel inerte, aveugle, indifférent... Les sollicitations du cerveau laissent les muscles indifférents... La nausée qui noue les tripes... Quand les meutes de chiens foncent vers eux, il est déjà trop tard pour reculer. Le cauchemar ne se dissipe pas avec le réveil. Tout fusionne dans une explosion apocalyptique en dépit de leurs vaines tentatives de chercher une issue de secours, quelque part, dans ce lieu reculé de leur inconscient où se réfugiaient les ultimes espoirs.

La pêche infernale du Mardi gras

La bande à pied dénommée les Grangou pénétra dans le cortège carnavalesque au niveau de la rue du Centre. Les spectateurs furent unanimes à remarquer que les membres de ce groupe se distinguaient des autres. Ils étaient une trentaine, tous d'une taille supérieure à la moyenne, et travestis avec un soin particulier. Comparés aux autres masques démoniaques déjà aperçus, ceux des Grangou étaient d'un réalisme stupéfiant, avec les cornes, les queues et les pieds fourchus. Le chef de la bande, surtout, attirait les regards de l'assistance. Sa tenue luciférienne était si parfaite qu'on aurait cru qu'il s'agissait du maître des enfers venu s'assurer au carnaval des mortels du bon comportement de ses sujets. Quand les musiciens se décidèrent à faire entendre leurs instruments, il se mit à danser avec une grâce qui suscitait à la fois l'admiration et le rire. Quelqu'un remarqua que les Grangou jouaient avec une certaine hésitation, comme s'ils cherchaient la manière appropriée de s'attirer les faveurs du public. En effet, au fur et à mesure, leur jeu fluctuait puis s'améliorait. Les tambours, les percussions, les vaksin* cassaient, ralentissaient, accéléraient le rythme pour finalement atteindre une force qui fit voler en éclats la torpeur et la réticence de la foule. Ce fut brusquement le délire. La rue entière explosa dans un abandon total aux palpitations de la musique des Grangou. Ces derniers, comme s'il s'était agi d'une simple répétition, cessèrent soudain de jouer. Le chef de bande, sans se soucier des cris désappointés, fit un signe aux membres du groupe. Les Grangou se frayèrent alors un passage dans la cohue du cortège. Comme toutes les

bandes à pied ou les orchestres créant l'ambiance au carnaval, il n'y avait sans doute que le passage sur la grande place du Champ-de-Mars qui les intéressait, le lieu où se tenait vraiment le carnaval.



À la cathédrale de Port-au-Prince, le curé Dumas fit une dernière fois le signe de la croix devant l'autel avant de se relever. Il remarqua alors l'archevêque, derrière lui, debout, immobile.

— Vous êtes certain de ce que vous avancez, mon père ? demanda le dignitaire de l'Église de sa voix morne et étouffée.

Le père Dumas se signa encore une fois. Il avait de la peine à maîtriser le tremblement de ses mains.

— J'espère que je me trompe. Mais la conjoncture astrale est parfaite. Les portes sont ouvertes.

— Peut-on faire quelque chose ? questionna l'archevêque.

Le curé secoua la tête. Il semblait visiblement désespéré.

— Nous ne pouvons rien. Il faut attendre.

— Attendre... attendre... C'est épouvantable de parler d'attendre. Si ce que vous dites est la vérité, il a déjà entamé sa besogne immonde.

— La foi peut sauver, dit le curé sans vraiment y croire. Il faut compter sur la foi des fidèles.

Des échos du carnaval leur parvenaient jusqu'à l'intérieur de la cathédrale comme des éléments étrangers agressant le silence des lieux. L'archevêque tendit l'oreille, cherchant peut-être à identifier une trame sonore. Son regard croise à nouveau celui du curé. Il eut un petit rire.

— S'il s'agit de la foi, il fera une bonne moisson. Que Dieu me pardonne, mais ce sera quand même un bon coup de balai. À quelque chose malheur est bon.

Le curé ne s'offusqua pas des dernières paroles de l'archevêque.



Après l'euphorie provoquée par le passage d'un orchestre ayant les faveurs du moment, un certain calme régnait maintenant sur les stands. Les jeunes punks qui avaient suivi un char revenaient en file indienne en se tenant par la taille. Ils avaient à peine regagné leur place qu'on remarqua qu'un groupe à pied animé par un rythme d'enfer approchait. Cette bande se balançait avec une synchronisation parfaite. Une grande pancarte annonçait : *Les Grangou*. Le chef s'était réservé un petit espace circulaire au milieu du groupe. Il sautait, se déhanchait, voletait, ses bras poilus se tortillant dans des gestes à la fois désordonnés et gracieux, sa queue énorme suivant avec un à-propos qui donnait au déguisement un réalisme admirable. Les autres démons qui l'entouraient jouaient du tambour et des percussions avec une ardeur telle que ce fut aussitôt le délire à l'entrée des deux rangées de stands. Les Grangou avaient ralenti un instant leur progression pour jouer sur place, pendant que le chef de bande, qui semblait s'amuser follement, dansait toujours, pareil à un automate désarticulé qui ne pouvait se fatiguer. Quelqu'un sur un stand, charmé par la bonne tenue du groupe, descendit jusque dans la foule pour offrir au chef de la bande une bouteille de whisky. Comme pour le récompenser de sa bonté, les Grangou augmentèrent le volume sonore, accélérèrent le rythme, pendant que le chef vidait d'un trait la bouteille, ce qui provoqua l'hilarité générale. Il n'y avait plus moyen de résister au magnétisme de cette musique. Personne ne remarquait qu'un char richement décoré et diffusant une musique à succès approchait. Des motocyclistes faisant pétarader de manière assourdissante leurs machines furent pris au piège de cette ambiance hystérique. Les spectateurs sur les stands, complètement subjugués par ces tambours qui les enchaînaient avec leurs trépidations infernales, suivirent les Grangou.



La Jeep du service d'ordre, bourrée de miliciens, avançait lentement au milieu de la foule, s'ouvrant le passage à grand renfort de sirènes stridentes. Ronel Jacques, sa mitraillette posée négligemment sur ses jambes, aurait voulu être à mille lieues d'ici. Il n'arrivait pas à comprendre comment tous ces gens pouvaient s'amuser, entassés ainsi les uns contre les autres. Pour

calmer sa mauvaise humeur, il maniait avec rage sa matraque partout où la danse dégénérait en bagarre.

— Il y a une bande qui arrive, commandant, cria le chauffeur. C'est le délire, à ce qu'il paraît.

— En avant, lança Ronel, l'air mauvais.

La sirène fut actionnée encore une fois. Le groupe des Grangou consentit à livrer passage à la Jeep. Ronel se surprit à battre la mesure avec les pieds. Le rythme de cette bande était vraiment entraînant. Mais le chauffeur dut arrêter le véhicule. Il venait de se trouver face à face avec le chef de bande qui voltigeait et pivotait sur lui-même, sa queue énorme balayant l'espace qui lui était réservé.

— Laissez passer ! hurla Ronel. Laissez passer...!

Les tambours gravirent un autre sommet. Un diabolin se mit à jouer de la trompette. La foule explosa, délira, assiégeant la Jeep, empêchant toute avancée, menaçant même de la faire basculer. Le chef de bande, d'un bond, se retrouva sur le capot du véhicule du service d'ordre. Des rires et un tonnerre d'applaudissements le saluèrent quand il recommença à danser en faisant des gestes d'invitation à Ronel. Ce dernier, pour l'intimider, braqua sur lui sa mitraillette. Le regard trouble du chef de bande accrocha le sien, extirpant toute sa volonté. Ronel ainsi que les autres miliciens ne purent résister davantage à l'attrait de l'ambiance qui régnait chez les Grangou.



« Ici, Radio Union qui vous fait vivre le carnaval comme si vous y étiez, hurlait Roger Damy au micro. L'ambiance dans ce groupe dénommé les Grangou est extraordinaire. En restant chez vous ce dernier jour gras, vous avez raté un moment inoubliable de la vie de notre communauté. Des milliers de gens, hurlant, piaffant, dansant... Le spectacle est féérique, incroyable... Les qualificatifs me manquent pour décrire ce que je vois. On n'avait jamais vu un chef de bande remporter un tel succès. Il fait l'unanimité dans tout le cortège. Parfaitement déguisé en démon, c'est un phénomène de la nature, qui vit de danse et de musique. Il n'est pas encore trop tard pour vous rendre au Champ-de-Mars. L'ambiance chez les

Grangou surpasse celle de tous les groupes que nous avons déjà vu défiler. Le chef de bande vient de grimper sur le stand des Constructions générales. C'est le délire. J'ai presque peur que ce stand ne s'écroule. C'est affolant comme les gens s'amuse aujourd'hui ! Des jeunes femmes de rêve embrassent le chef de bande. Il faut presque qu'on les arrache des bras de la vedette du jour. Le chef de bande rejoint ses fanatiques qui le réclament... C'est impensable, incroyable, délirant... Tous ceux qui se trouvent sur le stand des Constructions générales se jettent littéralement dans la fournaise musicale des Grangou. C'est le défoulement. Ces tambours... fantastiques ! Dans l'histoire du carnaval en Haïti, c'est la première fois qu'un groupe remporte un tel succès. Chers auditeurs, il est temps pour moi d'aller m'amuser également. Je vais participer à ce plaisir total chez les Grangou pour vous faire mieux vivre l'ambiance comme si vous y étiez. »



— Il doit avoir un peu forcé sur la boisson, déclara le père Jude en approchant encore plus près ses yeux myopes de l'écran du téléviseur.

— Pourquoi dis-tu cela ? demanda sa femme qui lisait à l'autre bout de la salle.

— Le commentateur est en train de parler avec enthousiasme des démons et du chef de bande d'un groupe dénommé les Grangou. Pourtant, je ne vois rien sur l'écran. Il n'y a qu'une foule sans couleurs et sans masques qui gesticule.

— C'est ta myopie, riposta sa femme.

— Non, je te dis. J'ai consulté l'oculiste hier. Viens voir.

Sa femme s'approcha pour examiner avec attention les images.

— Tu as raison. C'est la technique qui déconne. Il n'y a aucune coordination entre les images et le son.

— Ouais... ouais, grogna le père Jude. N'empêche que c'est bizarre. Pourquoi s'agitent-ils ainsi comme des zombis ?



— Maman... J'ai peur... Il est laid... C'est un vrai démon ?

— Non, mon chéri... Ce n'est qu'un masque. Regarde comment tout le monde danse et chante autour de lui.

Le chef de bande leur faisait signe de venir. L'enfant se détournait, en proie à une terreur folle. Il n'y avait que les enfants sur le stand à être terrorisés. Tous les adultes gesticulaient, hurlaient, L'un d'eux, à la suite d'un faux pas, dégringola de l'échafaudage. On ne s'en aperçut pas. Sur le stand dressé devant un grand hôtel, des touristes gagnés par la contagion descendaient dans la rue pour participer à l'ambiance des Grangou. On avait l'impression que le carnaval atteignait sa perfection à travers la musique des Grangou. On n'entendait pas la musique des autres groupes musicaux qui évoluaient en retrait. Des milliers de gens sur cette partie du parcours se donnaient corps et âme à l'ambiance des Grangou.

— Maman... N'y va pas... Reste... J'ai peur... Il va te manger.

— Reste sur le stand, petit morveux. Nom de Dieu ! Qu'est-ce qui m'a pris de t'amener ici ? Les seuls jours de l'année où l'on peut se défouler sainement !

Indifférente aux cris de l'enfant, elle dégringola les marches du petit escalier. La conscience anéantie par l'alcool, la musique, la danse et la fatigue, elle se donna aux Grangou. Le chef de la bande se projeta vers elle. La femme s'étonna un instant que ce corps qui se pressait contre le sien fût si froid. Il la serrait dans ses bras poilus pendant qu'il chuchotait :

— Dans mon royaume, je te ferai beugler de plaisir... Je t'étoufferai de sexe et de volupté... Mon univers est plus beau, plus naturel, plus fondamental. Chez moi, nous n'avons pas besoin de moments consacrés à l'instinct, à la joie et au plaisir. Qu'a-t-Il donc offert à ton monde ? Si sa Création était si parfaite, tous ces chrétiens répugnants n'exigeraient pas ces trois jours pour se défouler.

Elle dansa. Quand le regard du chef de bande plongea en elle, ses sens explosèrent, s'éparpillant dans un orgasme qu'elle n'avait jamais connu.

Les stands se vidaient, les trottoirs se dégarnissaient, les policiers du service d'ordre ne pouvaient résister à l'appel. La retransmission du carnaval à la télévision fut interrompue. Plusieurs techniciens s'étaient précipités vers les Grangou. Le chef de bande dansait, piaffait, voltigeait sans s'arrêter dans le petit espace circulaire qu'on lui réservait toujours. Des bouteilles de rhum, de whisky, qui passaient de main en main, lui parvenaient. Les litres d'alcool qu'il ingurgitait ne faisaient que décupler son ardeur. Son enthousiasme était un catalyseur qui entraînait la foule sur les pentes du plaisir absolu, du défoulement total. Des couples se formaient au hasard, sans ordre et sans logique. Des hommes et des femmes, des hommes et des hommes, des femmes et des femmes. Le chef de bande allait et venait au milieu de cette humanité qui se livrait à la musique et à la danse, comme un roi parcourant son royaume. Il arrachait parfois un homme ou une femme des bras de son partenaire pour l'entraîner dans des pirouettes abracadabrantes avant de revenir parmi les musiciens qui ne s'arrêtaient jamais de jouer, comme pour nourrir le charme.



Les Grangou, drainant après eux une foule de plus en plus dense, défilèrent devant la faculté de médecine avec toujours le même succès. Tous ceux qui les avaient suivis, totalement hypnotisés par l'ambiance, ne se rendaient pas compte qu'ils avaient laissé la place du Champ-de-Mars loin derrière. Les tambours ne s'arrêtaient pas. Le chef de bande, toujours impérial dans son rôle, galvanisait sans cesse le groupe. Il s'emparait parfois d'un tambour et, quand ses mains fourchues caressaient la peau tendue, les sons qui se faisaient entendre déclenchaient des frémissements de plaisir chez les fanatiques qui dansaient à n'en plus finir, comme si la fatigue était désormais une fiction dans ce monde. Les Grangou, guidés par leur chef, quittèrent le parcours officiel au niveau de la rue de l'Enterrement, pour bifurquer vers le cimetière, entraînant à leur suite une marée humaine. Cette fois ce fut l'explosion, la montée vers les cimes inaccessibles de la jouissance totale. On aurait cru que les Grangou se décidaient vraiment à jouer maintenant, comme s'ils se récompensaient

après un dur labeur. Le chef de bande voltigeait comme un dément, pivotant et tournant sur lui-même, pareil à une toupie à ses premières rotations. Personne ne remarqua le portail grand ouvert du cimetière. La pluie s'était mise de la partie. Un éclair effrayant et aveuglant déchira le ciel en lambeaux. Un grondement de tonnerre apocalyptique traversa l'espace d'est en ouest et du nord au sud. Le feu d'un second éclair encore plus terrifiant enveloppa la bande des Grangou, pendant que les tambours s'affolaient et que le chef de bande accompagnait la musique de son rire infernal.



Le curé Dumas s'inclina devant l'archevêque. Ce dernier gardait les yeux fixés sur le grand crucifix accroché au mur, pendant qu'il essayait vainement de joindre ses mains, qu'un tremblement nerveux agitant.

— Alors, mon père ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— La presse gardera le silence, monseigneur, répondit le prêtre.

L'archevêque regagna son fauteuil. Il prit la Bible qui se trouvait sur la table de travail et la feuilleta distraitement avant de s'arrêter à l'Évangile de saint Jean.

— En tenant compte des dépositions signalant des disparitions au cours de la dernière soirée du carnaval, on peut estimer à plus de cinquante mille sa moisson. Il est probable que ce nombre soit plus élevé. La totalité des occupants de certains stands ont disparu.

L'archevêque fit le signe de la croix.

— C'est impensable... murmura-t-il.

— Les portes étaient ouvertes, rappela le curé d'une voix blanche. Il était parmi nous.

— Prions pour ceux qui ont succombé au mal, proposa l'archevêque.

Ils se mirent à réciter les premiers versets de l'Évangile de saint Jean.

Promesses d'avenir, ou les super branchés

Une superbe automobile allemande s'apprêtait à s'élancer à l'assaut des kilomètres à la sortie de la bretelle reliant la route de l'aéroport à la nationale numéro 1. Il est déjà dix-sept heures... Circulation fluide, température chaude... Brise sèche charriant une poussière âcre... Climatisation intérieure au maximum... Quatre jeunes gens. Peggy, Sandra, Alex, Lucien... Fines fleurs d'un avenir prometteur. Un anonyme évite de justesse la mort en se jetant dans un fossé qui borde la route. À 100 kilomètres à l'heure, une auto n'épargne pas. Rires étouffés... Une main à l'arrière qui s'aventure sur une cuisse tentante et... consentante. Une autre abandonne le volant, inspirée par un regard sur le rétroviseur intérieur. Tape amicale qui ne se veut pas décourageante.

— *Take care*, pouffe Sandra. Je n'ai pas envie de mourir aujourd'hui.

— Allume la radio. Il y a une émission du tonnerre ce soir.

— Et puis merde ! Radio Grenouille sans doute...

— Vive Radio Grenouille ! s'écrient ceux qui s'explorent sur la banquette arrière. Dick est le plus *in* des animateurs en Haïti.

— Bon... bon... Comme vous voulez... grogne Alex.

Il ouvre la radio. La voix de l'animateur résonne dans l'auto.

« Ici Radio Grenouille... L'émission de ceux qui veulent devenir aussi gros qu'un bœuf. Attention ! Prudence à tous nos amis sur la route ! Le week-end est beau, mais la route tue d'abord et blesse ensuite. [Rires.] Si vous voulez devenir des gros, ne pensez pas aux petits. [Hilarité générale dans l'auto.] Pour bien débiter notre émission, l'émission la plus suivie par

la jeunesse pensante et les super branchés d'Haïti, voici le dernier hit de Madonna, classé quatrième au *Billboard*... Nous discuterons ensuite d'une interview accordée par David Bowie et Neil Young au magazine *Playboy*... Attention aux voyeurs ! »

Une batterie attaque un solo époustouflant sur les 250 watts intérieurs. Un pied qui écrase l'accélérateur. L'aiguille courtise les 150 kilomètres-heure.

— Écrase... écrase ! hurle Lucien... À 200, ça doit être excitant...

— Maman... ouille ! La garce... Tu vas me faire... ouille !

— T'as vu ce sale nègre, Alex... Merde ! Il est presque arrivé à se jeter devant l'auto.

— Pour un peu, on diminuait le taux d'analphabètes avec un minimum d'investissement, commente Alex.

Hilarité générale à nouveau. Alex est le boute-en-train du groupe. À son palmarès, il a de nombreuses conquêtes grâce à son humour si intelligent.

— Ce truc est formidable, crie Sandra pour se faire entendre dans le vacarme de la musique rock. Ils ont fait dessus des mixages sensas au Luciano.

— À Miami c'est mieux... remarque Lucien. Il y a là-bas des nanas plus sexy qu'à Pétion-Ville.

— Hé... Hé... J'aime pas les Haïtiens qui n'aiment que les Blanches, minaude Peggy.

« Ici Radio Grenouille, glapit l'animateur de l'émission. Aujourd'hui, de retour de Bruxelles, notre super Alexandra qui nous avait quittés pour une maîtrise en physique nucléaire. Elle nous revient avec toute sa fougue, toute sa jeunesse, désireuse de mettre ses connaissances au service du pays. Comment a été ton séjour là-bas, Alexandra ?

— Super Dick... On s'est superbement amusé. Il y a un hit qui marche fort là-bas. Un nouveau venu très mignon avec des yeux bleus comme ceux d'un dieu. Il s'appelle Kemolle. J'aimerais faire écouter aux auditeurs de Radio Grenouille cette chanson délicieuse qui s'intitule *Ne sois pas si dur avec moi*...

— Bienvenue à Alexandra et, en dépit de tout, je crois qu'avec Kemolle, elle a dû beaucoup regretter la dure vie d'Haïti. [Rires.] Maintenant, ce

nouveau succès qui nous vient de Belgique et que nos auditeurs classeront sans doute à notre super hit-parade de dimanche. »

Une musique langoureuse avec quelques accords de guitare hasardeux envahit l'intérieur climatisé. Une voix qui rappelle celle du grand Julio se fait entendre avec un affreux accent londonien : « Pourquoi veux-tu me faire souffrir pour tes beaux yeux...? Pourquoi penser à la fin du monde...? Ne sois pas si dur avec moi. » Bâillement interminable de Sandra. Peggy détache péniblement ses lèvres de celles de Lucien.

— Mais change, *my dear*... Ne vois-tu pas que c'est débile ?

— Il n'y a que la musique haïtienne sur les autres stations, s'excuse Alex en négociant un virage à 100 à l'heure.

— T'as pas un joint ? demande Lucien en triomphant finalement d'un soutien-gorge récalcitrant.

Alex fouille dans une poche de son jean tandis que Sandra lance un *take care* épouvanté.

— Crains rien, chérie... Cette auto est super ! Pas besoin d'avoir constamment les deux mains sur le volant.

Il lance un joint à Lucien, que ce dernier allume rapidement. Il aspire une longue bouffée avec un air extasié.

— Et moi alors ! proteste Peggy.

Pendant qu'elle se sert, Lucien en profite pour progresser. Quand Peggy est *high*, elle devient un véritable volcan. Il faut utiliser alors au maximum les circonstances.

— Encore cent kilomètres et je te passe le volant, hurle comme un fou Alex. Si je dois faire le voyeur, je risque de nous envoyer tous dans le décor.

Sandra pouffe en remarquant une bosse qui grandit. « Radio Grenouille... vingt-quatre heures sur vingt-quatre... Toujours branchée sur l'époque... Après cette touchante chanson de Kemolle, une opinion du célèbre Sting du groupe Police. D'après lui, Men at Work est un très bon groupe en dépit du fait que ses membres écoutent trop de Police. Nous consacrons la semaine prochaine deux heures d'émission à John Lennon, à la mémoire de ce grand musicien. Pourquoi ne pas proposer maintenant à nos auditeurs... ACDC ? »

— J’adore... J’adore... J’adore... halète Peggy, visiblement déjà *high*.

— Arrête... Arrête... Merde ! hurle Alex.

— Ce n’est pas de ma faute si tu es au volant, crie Lucien.

— Il y a un poids lourd qui nous nargue, vocifère Sandra... Dépasse-le ! Dépasse !... Il m’énervé.

— J’veux un nuage, grogne Alex.

— T’es fou... T’as entendu ce qui vient de dire Dick...? La route tue et blesse.

— J’aurai pas le temps de souffrir, ricane Alex.

Il enfonce l’accélérateur, dépasse dangereusement un poids lourd. Sandra hurle. Elle arrive à peine à se faire entendre dans le déferlement de musique rock. Alex arrive difficilement à maîtriser le véhicule lancé à plus de 100 à l’heure. Le premier moment d’émotion passé, sa main s’égare à nouveau entre les cuisses de sa compagne.

« Une dernière information sur l’intervention américaine à la Grenade, annonce l’animateur de Radio Grenouille. Au cours d’une interview, le président Reagan a déclaré que si c’était à refaire, il n’hésiterait pas. *Dixit* Reagan : “Andropov doit savoir que ma lecture préférée est Lucky Luke, l’homme qui tire plus vite que son ombre. Mon seul point commun avec lui, c’est mon aversion pour le rock.” À une question qui lui a été posée sur la possibilité d’une guerre nucléaire, Ronald Reagan a opiné et nous citons : “La guerre nucléaire et sa menace sont une source de profit énorme pour de nombreuses firmes. Pour nous du gouvernement, c’est un faux problème. Nous avons des abris sûrs à 99 %. Quant à ces millions d’enfants qui meurent de faim, c’est de la propagande subversive. Si de telles affirmations étaient vraies, comment expliqueriez-vous le fait que, de toute ma vie, je n’aie jamais rencontré un enfant sous-alimenté ?” Fin de citation. Et pour continuer l’émission la plus écoutée d’Haïti, le dernier tube des Rolling Stones. À Moscou, au marché noir, les disques de Mick Jagger s’achètent comme des petits pains... À propos... Bonne... très bonne nouvelle pour le monde libre. Dans la capitale soviétique, le nombre de toxicomanes a augmenté cette année de 0,75 %. Des homosexuels comptent ouvrir un sex-shop dans un des quartiers du centre de Moscou... Alexandra

nous donnera bientôt le poulx de Bruxelles by night... Quel est le dernier disque qui marche là-bas et quelle est, mesdames, la dernière mode ? »

— J'adore... Encore... Encore ! hurle Peggy à l'arrière.

— Ils ont bien fait pour la Grenade, opine Alex. J'ai horreur des Arabes. On dit qu'ils sentent mauvais. J'aime bien les Israéliens... Mais les Juifs ! Horreur !!!

— Comme ces affreux Jamaïcains aux longues tresses, renchérit Sandra. On prétend qu'une fois des passagers ont dû renoncer à voyager à bord d'un avion de la Pan Am... Savez-vous pourquoi ? Il y avait Peter Tosh et son groupe à bord, et ils sentaient mauvais.

« Deux tickets à offrir pour la grande soirée du Luciano samedi prochain, annonce Dick. Répondez à cette question pour les gagner : “Je suis plus perfectionné qu'un robot, plus utile qu'un esclave, meilleur qu'un zombi. Qui suis-je ?” Il est certain que nous aurons à Londres, le 10 du mois prochain, un super-concert des Who. Tournée presque certaine de Peter Gabriel au Canada et aux USA. Place de nouveau à la musique avec l'idole de notre jeunesse, Michael Jackson... Une information intéressante à son sujet. La maison de disques de Michael a mis en vente à 500 dollars des mèches de l'ancienne chevelure brûlée de l'idole avec, en prime, la signature de la superstar. Elle espère en tirer un grand profit qui servira, selon les vœux de Michael Jackson, à la protection de certaines espèces de poux en voie de disparition. »

— Je serai la punk la plus superbe de la soirée, crie Sandra.

— Peggy aura un collier et une chaîne et je la traînerai comme une belle chienne, halète Lucien. J'ai vu cela à Montréal... Variation pour couples libérés et dans le vent.

— J'ai vu une fois une punk épatante à Londres, dit Alex, rêveur. Avec la chevelure en queue de comète. J' imagine les regards envieux de l'assistance au Luciano si j'arrivais accompagné d'une fille pareille... blonde comme un rayon de soleil.

« Pour une gentille auditrice qui vient de nous téléphoner, le grand succès de Talking Heads, vocifère l'animateur de Radio Grenouille. Un truc qui marche très fort en Europe, aux USA et au Canada, et qui connaîtra donc une belle carrière en Haïti. Ici la radio de ceux qui veulent se faire aussi

gros qu'un bœuf. J'espère que nous arriverons, ensemble, à faire mentir la fable ! Rock... New wave... Disco... La radio la plus écoutée de la jeunesse évoluée, pensante et super branchée de Port-au-Prince. »

— J'ai envie de danser... hurle Peggy. Je veux m'envoler haut... très haut... Fais-moi encore... fais-moi...

— *Take care... Take care*, lance soudain Sandra.

Trop tard ! Le bolide heurte, comme une boule renversant des quilles, trois paysans qui traversaient imprudemment la route. Intrusion dérangeante de l'extérieur dans un monde flou, indolore, inconscient, climatisé et confortable. Bruits d'os brisés. Les victimes sont projetées dans les champs de maïs qui borde la route. Cramponné à son volant, Alex réussit à contrôler le véhicule qui menace de quitter la voie.

— Caresse-moi encore plus fort... gémit Peggy. J'aime... Oui... J'aime... Plus fort... Encore.

— L'auto n'est pas endommagée ? demande Sandra en se pressant contre Alex.

— *Cool... Cool...* On ne va pas se troubler pour si peu... s'énerve Alex. De toute manière, elle a une bonne assurance, cette auto. Une assurance américaine. Passe-moi un joint, chérie.

« Une nouvelle qui vient de tomber sur nos téléspectateurs, crépite l'animateur de Radio Grenouille... À San Salvador, un dirigeant de la guérilla a accusé l'armée salvadorienne d'avoir massacré 384 paysans soupçonnés d'avoir aidé les rebelles... Que notre charmante auditrice patiente un moment avant de pouvoir écouter Plastic Bertrand. Alexandra va nous parler un peu plus en détail de ses études à Bruxelles... Alors, Alexandra... Comment était l'ambiance dans les discothèques à la mode là-bas ? Nos auditeurs aimeraient particulièrement connaître les chansons qui marchent très bien en France et en Belgique. Une auditrice voudrait avoir quelques informations sur le signe zodiacal de Kemolle... Une nouvelle très... très importante : le Brésil se dotera bientôt des fameux missiles Exocet. Ici, Radio Grenouille... La station de la jeunesse évoluée, pensante, super branchée d'Haïti. »

Une superbe automobile allemande maculée de sang traverse tel un météore venu d'un autre monde la campagne haïtienne.

L'utopie de l'envers du temps

La chose arriva à l'angle de la rue du Centre et de la rue Pavée à l'instant précis où le pied droit d'Hannibal Ferjuste s'apprêtait à se poser sur l'asphalte ramolli par la chaleur d'un midi de juillet. L'impression soudaine d'une chute vertigineuse dans un gouffre. Une valse délirante dans une obscurité absolue parsemée par moments d'éclairs aux couleurs indéfinissables. Un sifflement aigu à la limite du supportable. Il voulut hurler. Aucun son ne sortit de sa gorge. Il fut emporté par une bourrasque d'une violence inouïe. Il se retrouva aussitôt à l'endroit même où ce malaise l'avait surpris, achevant de poser son pied droit sur l'asphalte. Cette perte de conscience effarante avait à peine duré une fraction de seconde, bien que l'impression d'Hannibal fût que cette chute n'avait pu avoir lieu dans un laps de temps aussi court. Le choc de ce retour brusque à la réalité le déséquilibra un peu. Il dut prendre appui de la main sur l'épaule d'un passant. Il bafouilla une excuse avant de s'immobiliser un instant en fermant les yeux pour reprendre ses esprits. C'était la première fois qu'il était sujet à un tel trouble. Quand il se sentit un peu mieux, il ouvrit les yeux avec la certitude confuse et inexplicable que quelque chose avait changé. Il se trouvait toujours à l'angle de la rue Pavée et de la rue du Centre. Mais la rue du Centre paraissait bizarrement plus large. L'asphalte noir et uniforme était la preuve que les services intéressés veillaient à l'entretien régulier des voies routières. La seconde anomalie qu'il constata fut les édifices des deux côtés de la rue. Des immeubles à l'architecture moderne, dont les lignes parfois audacieuses lui rappelaient des

constructions qu'il avait l'habitude de voir dans certaines grandes métropoles.

Hannibal secoua la tête, voulant peut-être chasser une vision qui s'était mise brusquement à le persécuter. Était-il soudain devenu fou ? Il essaya de maîtriser sa nervosité. Il effectua rapidement quelques calculs mentaux élémentaires pour être certain de posséder toujours sa lucidité. Il se remit à marcher en faisant attention à son équilibre, car il avait parfois l'impression d'un vertige sournois. Troisième anomalie : la foule était plus importante que d'habitude et les gens étaient habillés proprement. Quatrième anomalie : il n'y avait plus de petits commerces sur les trottoirs. Cinquième anomalie : les magasins luxueux aux vitrines rutilantes, regorgeant d'articles divers, ne ressemblaient pas à ces misérables bicoques qu'il connaissait. Mon Dieu ! Sa raison avait-elle basculé dans les sombres univers du délire ? Il se rassura en constatant que l'immeuble de la Compagnie nationale de téléphone se trouvait toujours là, mais son égarement était tel qu'il lui fallut quelques secondes pour s'apercevoir que l'édifice était maintenant un véritable gratte-ciel en verre et acier surplombant toutes les autres constructions. Hannibal demanda l'heure à deux passants. Ils lui répondirent dans un créole parfait. Hannibal tenta de se persuader qu'il était bien en Haïti, acceptant ainsi l'aberration de la situation. Arrivé au boulevard Jean-Jacques-Dessalines, il dut attendre une minute devant le passage pour piétons. Le regard d'Hannibal dériva douloureusement sur une avenue à quatre voies bordée par ces édifices qui donnaient à la ville une allure ultramoderne. Comme un automate, Hannibal se laissa happer par la foule qui traversa l'avenue quand le feu passa au vert. Il n'y avait pour lui aucun doute : il était en train de vivre un cauchemar. Où allait-il donc avant que la « chose » se produise et qu'il bascule dans la folie ? Il fouilla fiévreusement dans son cerveau engourdi avant de s'en souvenir. Il devait se rendre à l'Administration générale des postes pour un envoi aux États-Unis. Fébrilement, il tâta ses poches. Quand il sentit l'enveloppe, il la prit et l'examina minutieusement avec l'espoir qu'elle pouvait être pour lui la planche de salut. Il reconnut le timbre, l'adresse de l'expéditeur – la sienne – et celle du destinataire – son frère – résidant à Miami. Rien n'avait changé. À croire que c'était le monde autour

de lui qui s'était soudain radicalement transformé en une fraction de seconde. Il fallait qu'il continuât à marcher. Peut-être que sa raison allait lui revenir dans quelques minutes afin de corriger ce mauvais fonctionnement de ses sens.

À la cité de l'Exposition – ou du moins là où elle devait être –, Hannibal sut définitivement qu'il était devenu fou. Tous ces casinos, ces restaurants, ces boîtes de nuit, ces hôtels n'avaient pas pu pousser ainsi en deux ou trois secondes. Une foule nombreuse et insouciante déambulait sur les larges avenues, des gens s'arrêtant pour écouter des musiciens ambulants jouer sur un rythme qu'Hannibal identifia comme étant un mélange de vodou et de konpa*. Il y avait beaucoup de touristes dans la ville, reconnaissables à leur appareil photo en bandoulière et à leur teint brûlé par le soleil ardent. Malgré la chaleur, les parcs d'attractions étaient littéralement pris d'assaut. Un frisson parcourut sa nuque quand il vit ce numéro du journal *Le Nouveau Monde*, portant bien la date du 20 janvier 1985. Le titre principal de ce numéro était plus abracadabrant : « Les travaux de la Première Conférence contre l'apartheid commencent demain à Port-au-Prince. » Jamais Hannibal n'avait eu connaissance d'une telle conférence qui devait se tenir dans la capitale haïtienne. Un autre titre le stupéfia : « Les États-Unis d'Amérique protestent contre la prétendue présence de militaires haïtiens parmi les troupes du Front révolutionnaire sud-africain de Seith Umu. » Ne pouvant pas en supporter davantage, il se débarrassa du journal dans un bac à ordures. Beaucoup plus par instinct, son cerveau refusant de fonctionner normalement, Hannibal arriva à se diriger jusqu'au lieu où devait se trouver le local de l'Administration générale des postes. Les bras ballants, il contempla d'un regard douloureux l'endroit où il venait si souvent. Il dut alors s'asseoir sur un banc public, car ses jambes qui tremblaient refusaient de le soutenir. Cet immeuble moderne ne pouvait être l'Administration générale des postes. Et pourtant, c'était bien ce qui était marqué en grandes lettres sur la façade principale de l'édifice. Il fit encore d'autres constatations, les unes plus étonnantes que les autres. Le panorama de la ville qu'il voyait d'ici était totalement différent. À croire que Port-au-Prince avait fait peau neuve au bénéfice d'une modernité exubérante. Il chercha la cathédrale. À la place où elle devait être, Hannibal vit les cinq

dômes étincelants d'un édifice aux lignes courtisant l'architecture arabe. Qu'est-ce que cela pouvait donc bien être ? Il conclut qu'il s'agissait sans doute d'un temple. Il aurait voulu hurler... Non... Cela n'avait pas de sens. Hannibal respira profondément, cherchant encore une fois à mettre un peu d'ordre dans ses pensées. Ou c'était lui qui était devenu fou, ou le monde s'était mis brusquement à délirer. Ces deux possibilités étaient également aberrantes. Hannibal, peu à peu, se rendait compte que sa raison, en dehors de ce que lui montraient ses yeux, était restée intacte. Tranquillement, il essaya de définir un plan d'action. Tout d'abord, retrouver son foyer. Est-ce que sa femme et son fils existaient encore ? Il se leva du banc pour chercher un taxi. Il pensa alors à regarder les plaques d'immatriculation des véhicules. Une longue voiture noire stoppa soudain à sa hauteur. Hannibal chercha à en déterminer la marque, mais il n'en eut pas le temps. La portière s'ouvrit brusquement. Deux hommes en complet sombre jaillirent du véhicule, pour le pousser rudement, sans ménagement à l'intérieur de l'auto.



La tournure que prenaient les événements, loin d'anéantir ce qui lui restait de volonté, sembla au contraire donner à Hannibal un regain d'énergie. Ces hommes qui venaient de le contraindre à prendre place dans le véhicule avaient agi si vite qu'il n'avait pas eu le temps de réagir. D'ailleurs, dans l'état où il se trouvait à ce moment-là, sous le choc de cette situation irrationnelle, il était complètement à la merci de ses ravisseurs. Mais maintenant, il se sentait étrangement calme, comme si ce nouvel élément du puzzle avait remis sur les bons rails sa raison qui dérivait.

— Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

Il savait d'avance qu'ils ne lui répondraient pas. Ils étaient trois : ses deux ravisseurs, plus le conducteur. Les deux hommes qui l'encadraient étaient de solides gaillards qui, visiblement, avaient l'habitude des méthodes fortes. Ils ne lui adressèrent pas un regard. Hannibal jugea donc préférable d'essayer d'apprendre le plus possible de cette étrange promenade. L'auto s'engageait maintenant dans une rue qu'Hannibal

reconnut comme devant être la rue des Miracles. Mais il n'en était pas si sûr. Les immeubles n'avaient plus cet aspect suranné et décadent qu'il leur connaissait. La circulation était intense et ils furent pris pendant plus de vingt minutes dans un embouteillage. Des miliciens sans arme, à l'uniforme impeccable, tentaient de canaliser les flots de véhicules. Finalement, l'auto traversa le boulevard Jean-Jacques-Dessalines pour tourner dans une avenue qui menait à ce curieux édifice à cinq dômes qu'Hannibal avait aperçu, s'élevant exactement à l'emplacement de la cathédrale de Port-au-Prince. La splendeur de cette construction laissa Hannibal béat d'admiration. L'auto glissa silencieusement dans l'une des allées qui quadrillaient un parc verdoyant, au centre duquel le temple étalait toute sa magnificence, pour venir s'immobiliser devant une barrière qui s'ouvrit automatiquement. Elle continua à rouler dans une sorte de tunnel qui conduisit Hannibal et ses ravisseurs jusqu'à une plate-forme circulaire où étaient déjà stationnées plusieurs voitures de la même marque. On ouvrit les portières. Avec rudesse, l'un des inconnus força Hannibal à mettre pied à terre. Ils devaient se trouver à l'intérieur du temple. On conduisit Hannibal dans un passage silencieux, éclairé par de multiples lampes au néon, jusqu'à un ascenseur qui les propulsa vers le quatrième étage. Hannibal posa quelques questions aux trois hommes qui l'entouraient, mais ils se cantonnèrent dans leur mutisme obstiné. Ils étaient maintenant arrivés devant une porte que l'un des ravisseurs ouvrit en jouant sur un petit clavier mural. Comme Hannibal restait indécis, il reçut une violente bourrade dans le dos qui le projeta en avant pendant que la porte se refermait avec un claquement sourd.



Hannibal comprit bien vite qu'il ne se trouvait pas dans une cellule de prison, comme il l'avait pensé de prime abord. À moins que, dans ce pays étrange où il se retrouvait, on eût une considération particulière pour les prisonniers. Il avait à sa disposition tout ce qu'il lui fallait. Un bon lit, une radio, une télévision et un réfrigérateur qui contenait assez de nourriture pour un séjour de trois ou quatre jours. Hannibal but un peu de lait avant

d'allumer le poste de télévision. Le commentateur, en complet sombre, était en train de donner des informations sur la conférence qui s'ouvrait le lendemain dans cette ville. Hannibal apprit ainsi qu'Haïti avait accordé une aide de plusieurs millions de dollars à un mouvement extrémiste combattant l'apartheid en Afrique du Sud. Le chef de ce mouvement, Seith Umu, se trouvait à Port-au-Prince pour participer à la conférence. On montra des images de l'arrivée de Seith Umu à l'aéroport international de Port-au-Prince. Tout d'abord, peut-être un refus de sa raison d'accepter une évidence, il ne vit qu'un visage qu'il avait l'impression de connaître. Un vertige soudain le força à s'asseoir. Ce n'était plus Seith Umu qu'il voyait maintenant serrer la main du ministre des Affaires étrangères, mais bien lui, Hannibal Ferjuste... Ou plutôt, son sosie parfait. Pour préserver sa lucidité, il s'empessa d'éteindre le téléviseur. Ensuite, il s'allongea sur le lit pour s'endormir. Quand il se réveilla, il faisait nuit. Par l'une des fenêtres protégées par d'épais barreaux, il admira, pensif, le spectacle fascinant de la ville illuminée. Non ! Ce n'était pas possible qu'on soit en Haïti. Un léger grincement avertit Hannibal qu'on venait d'ouvrir la porte. Ses trois ravisseurs pénétrèrent dans l'appartement-cellule, suivis d'un quatrième personnage vêtu, celui-ci, d'une longue robe blanche sur laquelle étaient brodés plusieurs motifs vodou. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, grand, svelte, dont le regard reflétait une forte volonté. Il devait être le supérieur des trois hommes qui l'accompagnaient, à en juger par leur attitude. Il se contenta d'examiner avec attention Hannibal avant de hocher la tête d'un air satisfait.

— C'est effectivement l'homme qu'il nous faut, dit-il d'une voix impersonnelle.

L'examen minutieux et muet auquel il soumit Hannibal Ferjuste exaspéra ce dernier qui commençait à en avoir assez d'être considéré comme un spécimen rare qui allait peut-être servir à une quelconque expérience.

— Pouvez-vous me dire à quoi rime tout ce cinéma... Qui êtes-vous ? Où suis-je ?

Les trois gorilles s'avancèrent vers lui, menaçants. D'un geste, celui qui portait la robe blanche les arrêta.

— Je suis Pierre Natamé, grand oungan* de Port-au-Prince, et nous sommes en Haïti. Je sais que vous êtes surpris. Ce serait trop long de vous expliquer tout cela maintenant. Sachez seulement que vous êtes ici pour rendre un service important à votre pays, car je crois que, dans une certaine mesure, c'est également votre pays. De toute manière, vous n'avez pas le choix.

Dans quel univers de cauchemar s'était-il égaré ? Hannibal souhaita encore une fois de toutes ses forces se réveiller. Mais tout restait désespérément réel autour de lui.

— Dans quelques heures, s'ouvrira la Conférence sur l'apartheid à l'Institut des recherches africaines, dit le grand oungan Natamé. Notre pays, conformément à sa tradition historique, a toujours été à l'avant-garde de toutes les luttes anticoloniales et anti-impérialistes, que ce soit en Afrique ou ailleurs. Voilà pourquoi nous soutenons totalement le Front révolutionnaire de Seith Umu en Afrique du Sud, dont le régime répugnant est appuyé par les puissances occidentales, en particulier les États-Unis. Grâce au prestige de notre pays, nous avons pratiquement imposé aux autres États africains Seith Umu comme le seul représentant authentique du peuple noir sud-africain. Bien entendu, cela ne plaît pas aux racistes occidentaux.

Le cœur d'Hannibal se mit à battre plus fort. Les images qu'il avait vues à la télévision lui revinrent à l'esprit. L'arrivée de Seith Umu à l'aéroport international de Port-au-Prince... Ce visage qui était la réplique exacte du sien... Son sosie parfait dans cet univers délirant. Hannibal soupçonna avec effroi ce que cet homme qui se tenait en face de lui allait lui demander.

— Les services secrets d'un grand pays occidental ont projeté un attentat contre Seith Umu pendant son trajet de ce temple où il se trouve comme vous jusqu'à l'Institut. Nous n'avons pas réussi jusqu'à présent à identifier ceux qui sont chargés d'exécuter ce projet monstrueux. Vous allez remplacer Seith Umu, monsieur...

— Ferjuste... Hannibal Ferjuste, dit Hannibal d'une voix blanche.

— Demain, c'est vous qui serez dans la voiture officielle prévue pour Seith Umu. Les tueurs qui constituent un commando suicide seront obligés de se démasquer.

— Et si je refuse, lança Hannibal en serrant les poings.

— Votre seule chance de pouvoir retrouver votre monde est de collaborer avec nous, monsieur Ferjuste. C'est d'ailleurs une chance unique que vous avez de participer à un grand combat. Nous ne savons pas grand-chose sur votre univers, mais nos rares palpeurs qui l'ont frôlé nous ont donné la conviction d'un dérapage catastrophique quelque part après l'indépendance.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Hannibal en sentant ses jambes se dérober sous lui.

Le grand oungan lança un ordre bref aux trois gorilles qui l'accompagnaient, puis ils sortirent tous, laissant Hannibal seul. Ce dernier, fatigué, se laissa tomber sur le lit et s'endormit sans s'en rendre compte. Son sommeil fut peuplé de cauchemars. Des superpositions des deux Port-au-Prince jouaient à cache-cache dans un décor brumeux. Il revécut même le drame du Pont-Rouge. Avec quelques détails qui clochaient. Il y avait le cheval de Dessalines* qui s'écroulait, atteint par le feu des traîtres... L'empereur tentait de se dégager en hurlant. Quelqu'un se précipita au-devant de lui comme pour faire de son corps un rempart. L'image se brouilla, chavira, fut remplacée par d'autres séquences. Hannibal se réveilla en sursaut, le souffle court, ses mains cherchant à se débarrasser d'un étrangleur imaginaire. Dans cet appartement-prison, il faisait une chaleur atroce. Le conditionneur d'air avait cessé de fonctionner. Le téléviseur qu'il alluma diffusait une émission, la tonalité au minimum. C'était un documentaire sur la lutte victorieuse du peuple haïtien sur l'envahisseur américain appuyé par ses valets, de 1915 à 1934. Hannibal n'avait jamais eu connaissance d'un tel épisode de l'histoire d'Haïti. Ses réflexions furent interrompues par l'arrivée de quelqu'un qui portait l'uniforme de la police haïtienne avec les insignes de capitaine.

— Vous avez trente minutes pour vous préparer, lui dit-on péremptoirement en lui tendant des vêtements.

Hannibal les prit sans rien dire, puis il alla s'enfermer dans la salle de bains pour faire une rapide toilette. Pendant qu'il s'habillait, Hannibal réfléchissait à une possible évasion. Mais il se rendit bien compte de l'aberration d'une telle idée. Où pourrait-il bien aller dans ce monde où il était totalement étranger ? Bien sûr on parlait dans ce pays le français et le

créole, mais l'analogie semblait s'arrêter là. Il était facile après quelques heures de comprendre qu'il n'y avait aucune comparaison possible entre le niveau économique du pays qu'il connaissait et... celui-ci. Même s'il arrivait à s'échapper, on aurait vite fait de le retrouver. Il dut se rendre à l'évidence. Sa seule chance était de jouer le jeu en souhaitant que son rôle d'appât ne tourne pas à son désavantage. Quand il revint dans la chambre, l'officier l'examina avec attention, lui ordonnant d'une voix impersonnelle de corriger le nœud de sa cravate. Finalement, jugeant la tenue d'Hannibal satisfaisante, il daigna se présenter.

— Je suis le capitaine Murien et je suis chargé de vous accompagner jusqu'à l'Institut des recherches africaines. La conférence débute dans une heure exactement. Le cortège nous attend déjà. Veuillez donc me suivre.

Encadré des trois militaires, Hannibal quitta l'appartement. Dehors, une dizaine d'automobiles étaient rangées dans une allée. Plusieurs policiers en armes conversaient tranquillement, assis sur des murets fleuris. Dès qu'ils aperçurent le petit groupe formé par l'officier, Hannibal et les trois gardes du corps, ils se précipitèrent tous vers les voitures qui leur étaient réservées. Le capitaine Murien entraîna Hannibal vers la limousine noire au milieu du cortège. Il ouvrit la portière arrière droite pour permettre à Hannibal de s'installer. Aussitôt après, il détacha l'émetteur qu'il portait à sa ceinture pour donner l'ordre du départ. Quand la luxueuse automobile démarra, Hannibal ferma les yeux, cherchant quelque part en lui-même la force nécessaire pour affronter les événements.



Le cortège longeait maintenant le boulevard Jean-Jacques-Dessalines. Hannibal à travers les vitres teintées du véhicule découvrait avec encore plus d'étonnement le paysage de la ville qui défilait devant lui. Le soleil faisait déjà miroiter les vitres des grands immeubles pendant que les grandes enseignes des magasins se balançaient imperceptiblement sous le fort vent qui soufflait ce matin sur la capitale. Hannibal devinait les avertisseurs qui hurlaient dans les rues, les milliers de semelles qui résonnaient sur les trottoirs. C'était l'heure où la ville se réveillait, la

léthargie faisant place au mouvement incessant des taxis, des bus et des trains transportant les employés et les ouvriers sur leur lieu de travail. De nombreuses banderoles s'étalaient à la vue des citoyens : « Avec la nation haïtienne, l'apartheid ne passera pas » ou encore : « Fidèles à notre mission historique, combattons l'apartheid jusqu'à la victoire finale. » L'autoroute à quatre voies sur laquelle le cortège s'engagea fit chavirer la conscience d'Hannibal beaucoup plus que l'effet que lui faisaient ces édifices à l'architecture futuriste qui s'offraient à sa vue. Certaines paroles de celui qui s'était présenté comme le grand oungan lui revinrent à l'esprit pendant que l'officier à côté de lui donnait des ordres brefs au moyen de l'émetteur qu'il tenait toujours à la main. « ... nos palpeurs dans votre univers nous ont appris un dérapage catastrophique quelque part après l'indépendance. » Se pourrait-il que les univers parallèles existent, comme le prétendaient quelques physiciens soviétiques ou certains écrivains de science-fiction ? Hannibal essaya de se rappeler ce qu'il avait déjà lu sur ce sujet. Il se découragea bien vite. Cette hypothèse selon laquelle plusieurs univers se superposeraient en fonction de trames historiques différentes était pour le moins totalement délirante. Et pourtant ! Hannibal pressa ses mains sur ses tempes en secouant violemment sa tête dans une tentative désespérée de se libérer de cette illusion qui le terrassait. Il se résigna à nouveau à regarder à l'extérieur. Le cortège s'apprêtait à quitter l'autoroute par une sortie qui indiquait : Institut des recherches africaines... 5 km. Ce fut alors que l'attaque se produisit. Hannibal eut juste le temps de voir les autos en tête du cortège s'embraser avant que sa limousine ne fasse une brusque embardée pour quitter la route, allant heurter violemment un arbre. L'officier parvint à ouvrir une portière en brandissant son revolver. Hannibal essaya de se faire le plus petit possible. Une rafale de mitrailleuse fit voler en éclats les vitres de la limousine. « Sortez de la voiture ! hurla le capitaine. Ils vont vous avoir, ces salauds. » Terrorisé, Hannibal se glissa maladroitement hors du véhicule par la portière ouverte. Il vit l'officier s'écrouler, une partie de son visage emportée par un projectile de gros calibre. Guidé seulement par l'épouvante, Hannibal se mit à courir vers le sous-bois à quelques mètres de la route. Il entendit plusieurs rafales d'armes automatiques. Un hélicoptère tournoyait dans le ciel en décrivant une

ellipse curieusement inclinée. Hannibal atteignit le sous-bois, s'enfonçant à longues foulées dans l'espace vert pour se mettre hors de vue d'un quelconque tireur qui se serait trouvé au niveau de la route ou à bord de l'hélicoptère. Il s'arrêta un instant pour reprendre son souffle. Il percevait toujours des coups de feu. Mais tout cela lui paraissait loin, comme s'il n'était que le spectateur d'une scène qui ne le concernait pas. Son seul désir maintenant était de mettre le plus d'espace possible entre lui et ces gens qui lui en voulaient. Après, il aviserait. Il se remit à s'éloigner du lieu de l'attaque du cortège. La zone se clairsemait au fur et à mesure qu'il marchait, les arbres faisant place à des arbustes et des herbes. Il aperçut une pancarte sur laquelle on pouvait lire : Institut des recherches africaines. Propriété de l'État haïtien. Les barbelés qui protégeaient l'enceinte dissuadèrent Hannibal de continuer dans la même direction. Il n'avait aucun moyen de vérifier si la clôture était électrifiée ou non. Il se décida donc à longer les barbelés jusqu'à ce qu'il trouve un passage. Il aperçut une partie des édifices qui abritaient l'Institut.

— Monsieur Ferjuste... Revenez... Tout risque est écarté... Revenez.

Avec la rage du désespoir, Hannibal se remit à courir, cherchant un passage à travers les barbelés.

— Monsieur Ferjuste... Arrêtez-vous... Nous ne vous voulons aucun mal.

Ses poursuivants se rapprochaient. Le cœur d'Hannibal battait comme un tambour dans une chambre à échos. Maintenant, l'Institut s'étendait devant lui dans toute sa magnificence. C'était une succession d'édifices aux lignes futuristes dont le métal reflétait de manière aveuglante la lumière du soleil. Hannibal fut un instant ébloui. Il remarqua ensuite un peu vers sa gauche, à une centaine de mètres, une grande statue représentant un homme à cheval, brandissant une épée à la lame étincelante. Un coup de feu claqua. Il ressentit une violente douleur à l'épaule gauche. Il serra les dents, continua à courir. Il atteignit l'endroit où s'élevait la statue. Il n'avait plus la force de se tenir sur ses jambes. Deux nouveaux coups de feu violèrent le silence. Une brûlure lui déchira sa poitrine. Il trébucha, fit un effort surhumain pour se redresser. La grande plaque en or au bas de la statue retint son attention. Avant de perdre conscience, il eut le temps de lire ce qui était inscrit

dessus : « Jean-Jacques Dessalines. Empereur d'Haïti, octobre 1804-juin 1810. »



Hannibal Ferjuste émergea d'un brouillard d'inconscience pendant que la douleur qui agrippait sa poitrine diminuait graduellement. Des ombres floues dansaient au-dessus de lui. Il crut, pendant quelques minutes, qu'il allait enfin se réveiller du cauchemar qu'il était en train de vivre depuis plus de quarante-huit heures. Un visage se précisa dans la brume. Hannibal plaça sa main devant ses yeux, refusant d'accepter ce qu'il voyait.

— Pourquoi donc ne vous êtes-vous pas arrêté quand nos hommes vous ont repéré, monsieur Ferjuste ?

Hannibal reconnut le grand oungan Natamé, se penchant sur lui. En proie à un léger vertige, il examina l'endroit où il se trouvait. On l'avait transporté dans cette même chambre où il avait passé la nuit. Un grand pansement compressait sa poitrine. À chaque inspiration, la douleur se faisait presque intolérable.

— L'attaque contre le cortège a échoué, expliqua le grand oungan. La plupart des membres du commando ont trouvé la mort au cours de l'action. Mais l'un d'entre eux a échappé à nos hommes et s'est lancé à votre poursuite, persuadé que vous étiez bien Seith Umu. Nous vous avons trouvé presque en même temps que lui, mais vous avez eu le temps d'être atteint. Une chance inouïe si vous êtes encore en vie. Nos médecins ont fait leur possible. On vous devait bien cela pour les ennuis que nous vous avons causés.

— L'empereur n'est pas mort le 17 octobre 1806, dit Hannibal d'un ton las.

Le grand oungan Natamé s'avança jusqu'à la baie vitrée. Il écarta les rideaux, ce qui permit à Hannibal de contempler encore une fois le panorama féérique de ce Port-au-Prince qu'il ne connaissait pas. Il faisait déjà nuit et les immeubles baignaient dans un océan de lumières.

— L’attentat du 17 octobre a failli changer le cours de notre histoire, expliqua le grand oungan. Les historiens ne sont pas d’accord sur ce qui s’est passé exactement le 17 octobre. L’empereur échappa de justesse au guet-apens. Alexandre Pétion et plusieurs autres officiers furent arrêtés et fusillés. Henri Christophe à la mort de l’empereur devint président d’Haïti. C’est lui qui fit de ce pays ce qu’il est actuellement. Mais il faut que vous vous reposiez maintenant. Vous aurez tout votre temps pour réapprendre... votre histoire.

Hannibal tenta en vain de se redresser sur son lit, mais la douleur l’en dissuada.

— Vous voulez dire que je vais rester ici ?

Le grand oungan toussa pour dissimuler un certain embarras.

— Votre voyage, monsieur Ferjuste, est sans possibilité de retour. Nous allons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour que vous ne le regrettiez pas.

Un engin auréolé de lumière s’approchait d’un des dômes du temple en décrivant un virage serré. Hannibal ferma les yeux en se disant qu’il fallait bien, cette fois, accepter la réalité.

Fragment d'azur au-dessus des ténèbres

Finalement, ils m'ont emmené au bâtiment numéro 7, une bicoque assiégée par de mauvaises herbes qui poussaient avec une sorte de fureur sauvage au pied des quelques rares cocotiers rachitiques. La pluie refusait toujours de venir abreuver la terre. Les arbres résistaient difficilement aux rafales du vent violent qui soufflait par intermittence depuis ce matin. La chaleur n'avait fait que croître en dépit du vent qui charriait par moments des bouffées d'odeurs pestilentielles en provenance peut-être des charniers à ciel ouvert de l'autre côté de la rivière. Du camp, à la tombée de la nuit, on pouvait entendre les salves des pelotons d'exécution. Quand le vent soufflait dans la bonne direction, il amenait jusqu'à nous les plaintes et les hurlements désespérés des condamnés.

Chaque fois que mes pieds s'enfonçaient dans la boue, ralentissant ma marche, le sergent Alfonso lançait un ordre bref. Un soldat m'assenait rageusement un coup de crosse de fusil dans le dos. C'était à peine si je ressentais la douleur. Mon corps était anesthésié. Les nuées de moustiques qui bourdonnaient tout autour de moi avant de venir se plaquer sur ma peau couverte de blessures, de croûtes et de sang séché me laissaient complètement indifférent.

— Si tu tombes encore, je t'enfonce ma baïonnette dans le dos. Je m'en fous, que le señor Miguel veuille que tu restes encore en vie, sale sandiniste.

Je savais qu'ils n'hésiteraient pas à le faire. Je serrais les dents, essayant de peupler ma conscience d'images mirages d'un temps qui n'existait plus.

Une mélodie de la Jamaïque berçait mon âme retenue sur cette terre assassinée uniquement par ce farouche désir de vivre, cet instinct de survie si puissant que rien ne peut l'extirper de l'individu... Une femme à la peau satinée qui se laissait caresser par les feux de projecteurs multicolores dans une boîte de nuit de Caracas... Une photographie du Che, brûlée au cours d'une émeute à Santiago... Le corps d'Idrina, les yeux d'Idrina, la voix d'Idrina... « Si tu tombes, je t'enfonce ma baïonnette dans le dos. Je m'en fous que le señor Miguel veuille que tu restes encore en vie, sale sandiniste. » J'entendais en surimpression la voix de Bernardo disant : « Personne n'a jamais compris que la schizophrénie est la plus grande force qui existe... Elle te permet de te dissocier, d'être à la fois ici et là-bas, partout et nulle part. Elle t'ouvre une porte vers un ailleurs où ils ne t'atteindront jamais, en dépit de leurs satanées machines à torturer. » Puis une autre voix m'agressait l'ouïe : « Nous ne vous laisserons jamais dormir, Rubet. Mais vous pouvez tout arrêter. Tout le monde sait que vous avez été le confident du commandant Medina. Où est-il en ce moment ? Bien avant l'intervention, il avait quitté Managua. Si vous vous montrez coopératif, nous vous promettons une somme d'argent et un billet d'avion pour la destination de votre choix. Nous pouvons tout, Rubet. Pourquoi choisir le martyr quand partout on vous croit mort ? » Le petit maigre souffreteux au regard caché par des lunettes noires faisait penser à un étudiant. Il affectait envers moi un air de sympathie, comme s'il percevait le tumulte des pensées qui s'agitaient dans ma tête. C'était lui le plus dangereux. Ce devait être un spécialiste ayant déjà prêté ses services dans de nombreux pays. Malgré tous ses efforts, il n'arrivait pas à dissimuler son accent argentin. « Vous voulez une cigarette, Rubet ? Un miroir pour vous regarder ? Vous n'êtes pas beau à voir... En plus, vous puez... Finalement, je ne comprends pas votre obstination... Vous n'avez plus rien à gagner en persistant dans cette attitude. La révolution est morte, Rubet... Vous entendez les échos de la fête dans le village voisin ? Ils sont tous revenus reprendre leurs terres... Vous ne pouvez plus rien pour vos paysans, Rubet... » J'ai brusquement cessé de ressentir les gouttes de pluie sur ma peau. À la pâle lueur du jour due aux amoncellements de nuages noirs arrivés par-delà l'horizon en vagues successives avait fait place l'obscurité moite d'une cellule commune

où se mouvaient des fantômes anonymes. Le crépitement de la pluie sur le toit en tôle entretenait un vacarme éprouvant. Mon premier geste arrivé ici avait été de gratter le sol pour faire deux petites boules de boue et m'en obstruer les oreilles. J'entendis quelqu'un qui sanglotait un peu vers ma gauche. J'allongeai les mains en tâtonnant sans trouver personne. Je ramenai mes jambes jusqu'à ma poitrine, passai mes bras autour de ces deux membres décharnés en essayant, grâce à cette posture, de capturer un peu de chaleur. « Nous sommes tous au-delà de l'azur », avait scandé Bernardo comme un leitmotiv durant toute la journée. Il s'attendait sans doute à ce que je lui demande des explications sur cette affirmation. Je gardai le silence, prostré sur mon banc dans un coin de la cellule. De la cour me parvenaient les rires et les jurons grossiers des soldats, le grondement essoufflé d'un moteur de véhicule et parfois même le claquement sec d'une détonation qui ranimait alors chez moi des souvenirs que je tentais en vain d'oublier. « Nous sommes des mutants », dit soudain Bernardo. Je relevai la tête, fouillant dans l'obscurité comme si j'avais une chance de découvrir son visage osseux au nez écrasé par les nombreux coups qu'il avait reçus. « Nous sommes quoi ? » demandai-je, surpris. Je devinai son soulagement quand il me répondit : « Des mutants, *hombre* ! Tu es un intellectuel trop attaché à des formes traditionnelles pour connaître le thème du mutant dans la littérature dite spéculative. Le mutant est un être humain doué d'un pouvoir qu'il est obligé de cacher afin de vivre en sécurité dans la société. Tu me demanderas alors en quoi nous sommes des mutants. Nous sommes des mutants parce que tout, en nous, refuse le mal comme donnée immuable, définitive. Nous avons préféré sacrifier nos vies plutôt que de vivre avec et pour le mal. En tant que mutants, nous avons le choix entre deux options : la première, nous contenter de l'illusion d'une récompense future, au-delà de la mort, parce que jamais nous n'avons accepté le mal. Nous l'avons rejetée parce qu'une telle attitude de pensée ne ferait que perpétuer un système pourri. La seconde option, que nous avons choisie, nous a conduits ici, car que sommes-nous, Rubet, face au Mal ? Le Mal a ses agents, ses fidèles et beaucoup plus que cela, ces millions de gens qui, même s'ils craignent le Mal, le respectent, le vénèrent et lui vouent une admiration secrète... La peur, Rubet ! Elle est partout... La peur de la faim,

la peur du dénuement, la peur de la pauvreté qui est la plus grande peur dans cette foutue société de consommation. Ce sont ces peurs qui font que le Mal a toujours le mot de la fin. » Je le repoussai, car il avait approché si près son visage du mien que son haleine fétide me donnait la nausée : « Tais-toi, Bernardo, lui dis-je, d'une voix à peine perceptible. Tu m'ennuies. Tu ne fais que répéter ce que nous savions tous déjà. » Il a ricané, puis, brusquement, il s'est mis à pleurer en poussant parfois des cris perçants de damné. Je n'ai rien tenté pour le calmer. Je savais que c'était impossible. Que doit-il rester de Bernardo maintenant ? Rien qu'une conscience éparse se manifestant dans un corps meurtri, déchiré, lacéré par les spécialistes du bâtiment numéro 7. La dernière fois que je l'avais vu, ses mains avaient été réduites en un tas de chairs sanguinolentes par l'un de leurs instruments de torture. J'ai fermé les yeux pour essayer de dormir. Il fallait en profiter. Un jour, je n'aurais plus de paupières. Ils me l'ont promis.



Je ne pouvais pas détourner les yeux de l'atroce spectacle de Bernardo, enchaîné et empalé sur un poteau à trois mètres devant moi. Mes efforts désespérés ne faisaient que resserrer les liens qui lacéraient ma chair. Ils s'approchèrent de moi à plusieurs reprises pour laisser couler sur ce sol, que les rayons de soleil avaient craquelé, de l'eau contenue dans des cruches en terre cuite. Ma bouche devait être aussi brûlante, aussi avide d'eau que ce sol fissuré par la chaleur et la sécheresse. Mes glandes salivaires avaient dû cesser de fonctionner. Mes lèvres n'étaient plus que des excroissances de chairs brûlées, dépourvues de vie. Je m'attendais à me consumer telle une feuille sèche attaquée par une étincelle meurtrière. Je ne pouvais boire que cette atroce odeur de décomposition qui pénétrait par chacun de mes pores pour s'incruster dans ma peau. Je n'étais pas croyant, mais je compris pour la première fois ce que Jésus avait dû endurer sur sa croix. Aurais-je pourtant le courage de crier comme lui : « Pardonnez-leur, mon père, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font ? » Je savais que non... On ne devait pas pardonner à ceux qui se faisaient consciemment ou inconsciemment les agents du Mal. Le Mal, c'était comme de la gangrène. Il fallait toujours

l'extirper au fer rouge avant qu'il ne s'étende et ne se perde dans la nature jusqu'à ce qu'il soit impossible à localiser exactement. Mon moi conscient, fidèle à la discipline que je m'étais imposée, se dilatait, puis se dissipait, effectuant la coupure définitive d'avec ce corps sur lequel ils s'acharnaient, dans l'impossibilité qu'ils étaient d'atteindre ce refuge que j'étais le seul à connaître... Tu vas parler, salaud. Tu arriveras bien à cracher le morceau... De toutes les manières, nous l'aurons un jour ou l'autre, ton commandant Medina... » J'ai à peine senti leur salive gluante sur mon visage... « La schizophrénie est la plus grande force qui existe... Elle te permet de te dissocier, d'être à la fois ici et là-bas, partout et nulle part. » La colline devant moi s'est évaporée. Le corps en décomposition de Bernardo ne faisait plus partie de mon univers. Je ne ressentais plus les boursouflures qui marquaient douloureusement mon corps. Se pourrait-il qu'un but caché se dissimulât derrière cette épreuve à laquelle l'histoire me soumettait ? Chimère que de rechercher une conscience à l'histoire. La dérive de mes sens me traînait à la remorque d'un tourbillon de stimuli contradictoires jusqu'à ce que la netteté des images se fixait sur le visage d'Idrina. J'étais accoudé au comptoir de cette boîte de nuit de Caracas, sirotant avec ennui un martini sec. J'étudiais avec minutie cette humanité qui s'agitait dans cet espace clos avec une frénésie qui n'avait d'égale que son insouciance et sa peur des réalités. La musique jouait avec une telle intensité qu'on avait l'impression qu'elle abritait cette vibration essentielle qui avait tout déserté. Le rythme suivait le jeu des projecteurs avec une cadence de cœur régulier. Une chanson de la Jamaïque en plein Caracas charriait, dans des vagues sonores, tous les mécontentements, les frustrations, les espoirs et les révoltes qui se dissimulaient, qui couvaient ou qui fleurissaient sous les tropiques. Ce soir-là, j'ai rencontré Idrina. Je ne me souvenais pas trop bien des détails de notre rencontre. On avait peut-être dansé. L'alcool et cette musique lancinante avaient dû faire chavirer ma conscience. Il se pouvait bien qu'on ait parlé des anciens somozistes, des contras et des menaces d'invasion. Je me suis retrouvé avec Idrina dans une chambre anonyme d'un de ces hôtels de passe comme il en existe partout à travers le monde. Au lieu de faire l'amour, nous avons parlé jusqu'à l'aube de tout et de rien. Elle était née dans un bidonville de La Paz et avait suivi à quatorze ans un

amant américain ivrogne et aventurier qui l'avait vendue pour quelques dollars à un tenancier de l'une de ces multiples maisons closes réservées aux ouvriers des champs pétroliers du Venezuela. Elle y était restée trois ans avant de pouvoir s'échapper de l'enfer grâce à un exilé nicaraguayen devenu amoureux fou d'elle. Elle s'était mise ensuite à son compte et avait connu plusieurs grandes capitales de l'Amérique latine... Saint-Domingue, Santiago, Mexico, Port-au-Prince, etc. La triste histoire combien banale de plusieurs centaines de milliers de femmes de ce continent qui avaient eu la double malchance de naître femmes et prolétaires ! Ce soir-là, en dépit des vapeurs d'alcool qui embuaient mon cerveau, je n'ai pas pu toucher Idrina. Les billets verts dans la poche intérieure de mon blouson me brûlaient la peau. Je craignais de chuter dans les abîmes de la déraison si mes doigts se posaient sur le corps de cette femme qui avait connu si souvent les spasmes délirants des tueurs de rêve. Avant de la quitter, j'ai simplement déposé un baiser sur son front. Son regard avait une intense surprise, une muette interrogation. Elle a murmuré, d'une voix que j'ai à peine entendue, un merci qui m'a bouleversé et qui m'a fait déambuler dans les rues de Caracas jusqu'au lever du soleil. Un merci d'une femme qui persistait encore à espérer malgré les brasiers qui s'allumaient toujours, partout, pour consumer les libertés et les vies.



L'assassinat de Bernardo m'a laissé hébété pendant plusieurs jours. Je crois que c'est ce qui m'a permis de résister à la soif et au spectacle horrible de la décomposition du corps de mon ami à quelques mètres de moi. Ils m'ont reconduit au bâtiment numéro 7. Ils m'ont posé encore les mêmes questions. Parfois, j'étais prêt à tout avouer. Au dernier moment, quelque chose en moi se révoltait. Mon refus de « coopérer » était la seule chance de me prouver encore que l'homme ne pouvait être broyé par les forces aveugles du pouvoir. Ils se sont rendu compte que j'avais atteint le stade où la souffrance n'était plus perceptible et ils m'ont traîné jusqu'à la cellule. Pendant une éternité, je suis resté étalé sur le sol humide, les membres désarticulés. Des souvenirs continuaient à m'assaillir comme si tout ce qui

me restait comme énergie se focalisait sur la seule chose qu'on ne pouvait m'ôter : le passé. Où avais-je donc lu cette pensée ? : « On a fini par se rendre compte, et c'est relativement récent, que les hommes doués d'une nouvelle conscience devaient être, par nature, des inadaptés à la société. » J'entendais toujours à mes oreilles la voix de Bernardo : « Nous sommes des mutants parce que tout en nous refuse le Mal. » Idrina ! Où es-tu en ce moment ? Avec un peu de chance, tu as sûrement pu atteindre la frontière même si, aux dernières nouvelles, les anciens somozistes, informés par la CIA, avaient achevé le bouclage de toutes les routes. C'était étrange comment entre les quatre murs de la cellule ma conscience se mouvait librement. J'aurais voulu écrire à Idrina, l'atteindre par la force de la télépathie pour lui faire comprendre que j'allais mourir parce que j'avais espéré un jour rendre à son corps et à son âme leur pureté et leur innocence. Parce que j'avais cru pouvoir effacer de ses regards les souillures des bidonvilles de La Paz et des bordels de Caracas. Non ! Ce n'était pas possible qu'elle fût morte ou prisonnière. Nous avions tout prévu bien avant l'intervention. Nos plans tenaient compte de toutes les possibilités. J'étais resté, moi, parce que je l'avais décidé, parce que c'était nécessaire. Une brève rafale de mitraillette fit dériver à nouveau le cours de mes pensées. Je m'accrochai à plusieurs fragments d'idées fugitives, tentant désespérément de stabiliser la nouvelle orientation prise par ma conscience. Je fus brutalement ramené à la réalité froide et obscure du cachot par une main sur mon dos. Une voix nasillarde s'éleva dans le silence de la cellule. Je tentai en vain de bouger. Aucune partie de mon corps n'arriva à réagir aux sollicitations de mon cerveau... « Je sors demain... Ils me l'ont permis... Je n'ai pas pu résister... J'ai parlé... J'ai signé tout ce qu'ils voulaient. » Ma main droite réussit à agripper une motte de boue. Mon odorat capta faiblement les épouvantables vapeurs de la cellule. « Je sais qui tu es, Rubet... On a parlé de toi dans le camp... Le seul qui ait résisté jusqu'à présent... Moi, je n'ai pas pu... Tu ne m'en veux pas ? Dis quelque chose, nom de Dieu ! » J'entendis à peine son rire qui ressemblait beaucoup plus à un râle. « Vois-tu ?... Je jure même par son nom. Et pourtant, je ne suis plus croyant... S'il existe, pourquoi sont-ils donc les plus forts ? J'avais cru au début qu'il serait de notre côté. » Il me parvenait un écho de bruit sourd

produit par un martèlement de bottes sur un pavé humide. Je chevauchais une aurore qui ne finissait jamais pendant que des formes imprécises s'acharnaient à s'opposer à la marche du temps. Le sanglot de l'homme fit place à un hurlement de folie. Choc d'une tête brisée sur un mur du cachot. Je mis ma pensée en chute libre. Un soleil qui était Idrina m'éclaira à la seconde ultime. Je sus alors que le brouillard des ténèbres n'avait qu'une saison, mais que le vent des hautes cimes ne cesserait jamais de souffler.

OceanofPDF.com

Lexique

JEAN-JACQUES Dessalines : L'un des fondateurs d'Haiti, général en chef de l'Armée haïtienne ayant combattu les troupes françaises en 1803 et mort assassiné après s'être fait nommé empereur en octobre 1806.

KONPA : rythme de musique haïtienne.

LWA : esprits de la mythologie vodou.

MANUEL : personnage principal du roman de Jacques Roumain, *Gouverneur de la Rosée*.

OUNGAN : prêtre vodou.

VÈVÈ : représentation géométrique d'entités vodou.

VAKSIN : instrument à vent fabriqué avec du bambou.